

Léon Tolstoï
Anna Karénine

,



Biographie et informations

Nationalité : Russie

Né(e) à : Iasnaïa Poliana , le 09/09/1828

Mort(e) à : Astapovo , le 20/11/1910

Biographie :

Léon Tolstoï, comte Lev Nikolaïevitch Tolstoï (en russe:Лев Николаевич Толстой), est l'un des plus grands romanciers russes.

Il passe son enfance avec ses frères et sœurs à la campagne. A 15 ans, il lit Voltaire et Rousseau dont les idées le marquent, puis arrêtant ses études, il s'engage dans l'armée. Des combats qu'il a vécus, il écrit "Les Cosaques" qui analyse la guerre à travers l'optique de la morale et de la population.

Ses premiers livres publiés relèvent de l'auto analyse et dévoilent l'obsession de Tolstoï pour le bien et la responsabilité de chacun, lui qui préfère mener une vie de paysan au lieu de jouir des mondanités que son succès lui offre.

Ses chefs-d'œuvre littéraires sont : "La Guerre et la Paix" et "Anna Karénine", fresques sur la vie en Russie au XIXème siècle. Il est également connu comme essayiste, dramaturge, et réformateur, faisant de lui le membre le plus influent de l'aristocratique famille Tolstoï .

Son interprétation littérale des enseignements éthiques de Jésus, notamment du Sermon sur la montagne, font de lui un chrétien anarcho-pacifiste.

Ses idées sur la résistance non-violente, exprimée dans des œuvres comme Le Royaume de Dieu est en vous, ont un profond impact sur des figures centrales du XXe siècle telles que Mahatma Gandhi et Martin Luther King, Jr.

Tolstoï est également un éminent pédagogue qui a développé son propre enseignement, notamment auprès des enfants de paysans. Il a laissé de nombreux essais comme "L'éducation religieuse" (1899) ou "La liberté dans l'école" (1862).

Il est mort à 82 ans dans la gare d'Astapovo

TOME 1



PREMIÈRE PARTIE

« Je me suis réservé à la vengeance »,
dit le Seigneur.

CHAPITRE PREMIER

TOUS les bonheurs se ressemblent, mais chaque infortune a sa physionomie particulière.

La maison Oblonsky était bouleversée. La princesse, ayant appris que son mari entretenait une liaison avec une institutrice française qui venait d'être congédiée, déclarait ne plus vouloir vivre sous le même toit que lui. Cette situation se prolongeait et se faisait cruellement sentir depuis trois jours aux deux époux, ainsi qu'à tous les membres de la famille, aux domestiques eux-mêmes. Chacun sentait qu'il existait plus de liens entre des personnes réunies par le hasard dans une auberge, qu'entre celles qui habitaient en ce moment la maison Oblonsky. La femme ne quittait pas ses appartements ; le mari ne rentrait pas de la journée ; les enfants couraient abandonnés de chambre en chambre ; l'Anglaise s'était querellée avec la femme de charge et venait d'écrire à une amie de lui chercher une autre place ; le cuisinier était sorti la veille sans permission à l'heure du dîner ; la fille de cuisine et le cocher demandaient leur compte.

Trois jours après la scène qu'il avait eue avec sa femme, le prince Stépane Arcadiévitch Oblonsky, Stiva, comme on l'appelait dans le monde, se réveilla à son heure habituelle, huit heures du matin, non pas dans sa chambre à coucher, mais dans son cabinet de travail, sur un divan de cuir. Il se retourna sur les ressorts de son divan, cherchant à prolonger son sommeil, entoura son oreiller de ses deux bras, y appuya sa joue ; puis, se redressant tout à coup, il s'assit et ouvrit les yeux.

« Oui, oui, comment était-ce donc ? pensa-t-il en cherchant à se rappeler son rêve. Comment était-ce ? Oui, Alabine donnait un dîner à Darmstadt ; non, ce n'était pas Darmstadt, mais quelque chose d'américain. Oui, là-bas, Darmstadt était en Amérique. Alabine donnait un dîner sur des tables de verre, et les tables chantaient : « Il mio tesoro », c'était même mieux que « Il mio tesoro », et il y avait là de petites carafes qui étaient des femmes. »

Les yeux de Stépane Arcadiévitch brillèrent gaiement et il se dit en souriant : « Oui, c'était agréable, très agréable, mais cela ne se raconte pas en paroles et ne s'explique même plus clairement quand on est réveillé. » Et, remarquant un rayon de jour qui pénétrait dans la chambre par l'entrebâillement d'un store, il posa les pieds à terre, cherchant comme d'habitude ses pantoufles de maroquin brodé d'or, cadeau de sa femme pour son jour de naissance ; puis, toujours sous l'empire d'une habitude de neuf années, il tendit la main sans se lever, pour prendre sa robe de chambre à la place où elle pendait d'ordinaire. Ce fut alors seulement qu'il se rappela comment et pourquoi il était dans son cabinet ; le sourire disparut de ses lèvres et il fronça le sourcil. « Ah, ah, ah ! » soupira-t-il en se souvenant de ce qui s'était passé. Et son imagination lui représenta tous les détails de sa scène avec sa femme et la situation sans issue où il se trouvait par sa propre faute.

« Non, elle ne pardonnera pas et ne peut pas pardonner. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que je suis cause de tout, de tout, et que je ne suis pas coupable ! Voilà le drame. Ah, ah, ah ! ... » répétait-il dans son désespoir en se rappelant toutes les impressions pénibles que lui avait laissées cette scène.

Le plus désagréable avait été le premier moment, quand, rentrant du spectacle, heureux et content, avec une énorme poire dans la main pour sa femme, il n'avait pas trouvé celle-ci au salon ; étonné, il l'avait cherchée dans son cabinet et l'avait enfin découverte dans sa chambre à coucher, tenant entre ses mains le fatal billet qui lui avait tout appris.

Elle, cette Dolly toujours affairée et préoccupée des petits tracas du ménage, et selon lui si peu perspicace, était assise, le billet dans la main, le regardant avec une expression de terreur, de désespoir et d'indignation.

« Qu'est-ce que cela, cela ? » demanda-t-elle en montrant le papier.

Comme il arrive souvent, ce n'était pas le fait en lui-même qui touchait le plus Stépane Arcadiévitch, mais la façon dont il avait répondu à sa femme. Semblable aux gens qui se trouvent impliqués dans une vilaine affaire sans s'y être attendus, il n'avait pas su prendre une physionomie conforme à sa situation. Au lieu de s'offenser, de nier, de se justifier, de demander pardon, de demeurer indifférent, tout aurait mieux valu, sa figure prit involontairement (action

réflexe, pensa Stéphane Arcadiévitch qui aimait la physiologie) — très involontairement — un air souriant ; et ce sourire habituel, bonnasse, devait nécessairement être niais.

C'était ce sourire niais qu'il ne pouvait se pardonner. Dolly, en le voyant, avait tressailli comme blessée d'une douleur physique ; puis, avec son emportement habituel, elle avait accablé son mari d'un flot de paroles amères et s'était sauvée dans sa chambre. Depuis lors, elle ne voulait plus le voir.

« La faute en est à ce bête de sourire, pensait Stéphane Arcadiévitch, mais que faire, que faire ? » répétait-il avec désespoir sans trouver de réponse.

CHAPITRE II

STÉPANE Arcadiévitch était sincère avec lui-même et incapable de se faire illusion au point de se persuader qu'il éprouvait des remords de sa conduite. Comment un beau garçon de trente-quatre ans comme lui aurait-il pu se repentir de n'être plus amoureux de sa femme, la mère de sept enfants dont cinq vivants, et à peine plus jeune que lui d'une année. Il ne se repentait que d'une chose, de n'avoir pas su lui dissimuler la situation. Peut-être aurait-il mieux caché ses infidélités s'il avait pu prévoir l'effet qu'elles produiraient sur sa femme. Jamais il n'y avait sérieusement réfléchi. Il s'imaginait vaguement qu'elle s'en doutait, qu'elle fermait volontairement les yeux, et trouvait, même que, par un sentiment de justice, elle aurait dû se montrer indulgente ; n'était-elle pas fanée, vieillie, fatiguée ? Tout le mérite de Dolly consistait à être une bonne mère de famille, fort ordinaire du reste, et sans aucune qualité qui la fît remarquer. L'erreur avait été grande ! « C'est terrible, c'est terrible ! » répétait Stéphane Arcadiévitch sans trouver une idée consolante. « Et tout allait si bien, nous étions si heureux ! Elle était contente, heureuse dans ses enfants, je ne la gênais en rien, et la laissais libre de faire ce que bon lui semblait dans son ménage. Il est certain qu'il est fâcheux qu'elle ait été institutrice chez nous. Ce n'est pas bien. Il y a quelque chose de vulgaire, de lâche à faire la cour à l'institutrice de ses enfants. Mais quelle institutrice ! (il se rappela vivement les yeux noirs et fripons de Mlle Roland et son sourire). Et tant qu'elle demeurait chez nous, je ne me suis rien permis. Ce qu'il y a de pire, c'est que... comme un fait exprès ! que faire, que faire ? »... De réponse il n'y en avait pas, sinon cette réponse générale que la vie donne à toutes les questions les plus compliquées, les plus difficiles à résoudre : vivre au jour le jour, c'est-à-dire s'oublier ; mais, ne pouvant plus retrouver l'oubli dans le sommeil, du moins jusqu'à la nuit suivante, il fallait s'étourdir dans le rêve de la vie.

« Nous verrons plus tard », pensa Stéphane Arcadiévitch, se décidant enfin à se lever.

Il endossa sa robe de chambre grise doublée de soie bleue, en noua la cordelière, aspira l'air à pleins poumons dans sa large poitrine, et d'un pas ferme qui lui était particulier, et qui ôtait toute apparence de lourdeur à son corps vigoureux, il s'approcha de la fenêtre, en leva le store et sonna vivement. Matvei, le valet de chambre, un vieil ami, entra aussitôt, portant les habits, les bottes de son maître et une dépêche ; à sa suite vint le barbier, avec son attirail.

« A-t-on apporté des papiers du tribunal ? » demanda Stéphane Arcadiévitch, prenant le télégramme et s'asseyant devant le miroir.

— Ils sont sur la table », répondit Matvei en jetant un coup d'œil interrogateur et plein de sympathie à son maître ; puis, après une pause, il ajouta avec un sourire rusé :

« On est venu de chez le loueur de voitures. »

Stéphane Arcadiévitch ne répondit pas et regarda Matvei dans le miroir ; ce regard prouvait à quel point ces deux hommes se comprenaient. « Pourquoi dis-tu cela ? » avait l'air de demander Oblonsky.

Matvei, les mains dans les poches de sa jaquette, les jambes un peu écartées, répondit avec un sourire imperceptible :

« Je leur ai dit de revenir dimanche prochain et d'ici là de ne pas déranger Monsieur inutilement. »

Stéphane Arcadiévitch ouvrit le télégramme, le parcourut, corrigea de son mieux le sens défiguré des mots, et son visage s'éclaircit.

« Matvei, ma sœur Anna Arcadieвна arrivera demain, dit-il en arrêtant pour un instant la main grassouillette du barbier en train de tracer à l'aide du peigne une raie rose dans sa barbe frisée.

— Dieu soit béni ! » répondit Matvei d'un ton qui prouvait que, tout comme son maître, il comprenait l'importance de cette nouvelle, — en ce sens qu'Anna Arcadieвна, la sœur bien-aimée de son maître, pourrait contribuer à la réconciliation du mari et de la femme.

« Seule ou avec son mari ? » demanda Matvei.

Stéphane Arcadiévitch ne pouvait répondre, parce que le barbier s'était emparé de sa lèvre supérieure, mais il leva un doigt. Matvei fit un signe de tête dans la glace.

« Seule. Faudra-t-il préparer sa chambre en haut ?

— Où Daria Alexandrovna l'ordonnera.

— Daria Alexandrovna ? fit Matvei d'un air de doute.

— Oui, et porte-lui ce télégramme, nous verrons ce qu'elle dira.

— Vous voulez essayer, comprit Matvei, mais il répondit simplement : C'est bien. »

Stéphane Arcadiévitch était lavé, coiffé, et procédait à l'achèvement de sa toilette après le départ du barbier, lorsque Matvei, marchant avec précaution, rentra dans la chambre, son télégramme à la main :

« Daria Alexandrovna fait dire qu'elle part. — « Qu'il fasse comme bon lui semblera », a-t-elle dit, — et le vieux domestique regarda son maître, les mains dans ses poches, en penchant la tête ; ses yeux seuls souriaient.

Stépane Arcadiévitch se tut pendant quelques instants ; puis un sourire un peu attendri passa sur son beau visage.

« Qu'en penses-tu, Matvei ? fit-il en hochant la tête.

— Cela ne fait rien, monsieur, cela s'arrangera, répondit Matvei.

— Cela s'arrangera ?

— Certainement, monsieur.

— Tu crois ! qui donc est là ? demanda Stépane Arcadiévitch en entendant le frôlement d'une robe de femme du côté de la porte.

— C'est moi, monsieur, répondit une voix féminine ferme mais agréable, et la figure grêlée et sévère de Matrona Philémonovna, la bonne des enfants, se montra à la porte.

— Qu'y a-t-il, Matrona ? » demanda Stépane Arcadiévitch en allant lui parler près de la porte. Quoique absolument dans son tort à l'égard de sa femme, ainsi qu'il le reconnaissait lui-même, il avait cependant toute la maison pour lui, y compris la bonne, la principale amie de Daria Alexandrovna.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il tristement.

— Vous devriez aller trouver madame et lui demander encore pardon, monsieur ; peut-être le bon Dieu sera-t-il miséricordieux. Madame se désole, c'est pitié de la voir, et tout dans la maison est sens dessus dessous. Il faut avoir pitié des enfants, monsieur.

— Mais elle ne me recevra pas...

— Vous aurez toujours fait ce que vous aurez pu, Dieu est miséricordieux ; priez Dieu, monsieur, priez Dieu.

— Eh bien, c'est bon, va, dit Stépane Arcadiévitch en rougissant tout à coup. Donne-moi vite mes affaires », ajouta-t-il en se tournant vers Matvei et en ôtant résolument sa robe de chambre.

Matvei, soufflant sur d'invisibles grains de poussière, tenait la chemise empesée de son maître, et l'en revêtit avec un plaisir évident.



CHAPITRE III

UNE fois habillé, Stépane Arcadiévitch se parfuma, arrangea ses manchettes, mit dans ses poches, suivant son habitude, ses cigarettes, son portefeuille, ses allumettes, sa montre avec une double chaîne et des breloques, chiffonna son mouchoir de poche et, malgré ses malheurs, se sentit frais, dispos, parfumé et physiquement heureux. Il se dirigea vers la salle à manger, où l'attendaient déjà son café, et près du café ses lettres et ses papiers.

Il parcourut les lettres. L'une d'elles était fort désagréable : c'était celle d'un marchand qui achetait du bois dans une terre de sa femme. Ce bois devait absolument être vendu ; mais, tant que la réconciliation n'aurait pas eu lieu, il ne pouvait être question de cette vente. C'eût été chose déplaisante que de mêler une affaire d'intérêt à l'affaire principale, celle de la réconciliation. Et la pensée qu'il pouvait être influencé par cette question d'argent lui sembla blessante. Après avoir lu ses lettres, Stépane Arcadiévitch attira vers lui ses papiers, feuilleta vivement deux dossiers, fit quelques notes avec un gros crayon et, repoussant ces paperasses, se mit enfin à déjeuner ; tout en prenant son café, il déplia son journal du matin, encore humide, et le parcourut.

Le journal que recevait Stépane Arcadiévitch était libéral, sans être trop avancé, et d'une tendance qui convenait à la majorité du public. Quoique Oblonsky ne s'intéressât guère ni à la science, ni aux arts, ni à la politique, il ne s'en tenait pas moins très fermement aux opinions de son journal sur toutes ces questions, et ne changeait de manière de voir que lorsque la majorité du public en changeait. Pour mieux dire, ses opinions le quittaient d'elles-mêmes après lui être venues sans qu'il prît la peine de les choisir ; il les adoptait comme les formes de ses chapeaux et de ses redingotes, parce que tout le monde les portait, et, vivant dans une société où une certaine activité intellectuelle devient obligatoire avec l'âge, les opinions lui étaient aussi nécessaires que les chapeaux. Si ses tendances étaient libérales plutôt que conservatrices, comme celles de bien des personnes de son monde, ce n'est pas qu'il trouvât les libéraux plus raisonnables, mais parce que leurs opinions cadraient mieux avec son genre de vie. Le parti

libéral soutenait que tout allait mal en Russie, et c'était le cas pour Stépane Arcadiévitch, qui avait beaucoup de dettes et peu d'argent. Le parti libéral prétendait que le mariage est une institution vieillie qu'il est urgent de réformer, et pour Stépane Arcadiévitch la vie conjugale offrait effectivement peu d'agréments et l'obligeait à mentir et à dissimuler, ce qui répugnait à sa nature. Les libéraux disaient, ou plutôt faisaient entendre, que la religion n'est un frein que pour la partie inculte de la population, et Stépane Arcadiévitch, qui ne pouvait supporter l'office le plus court sans souffrir des jambes, ne comprenait pas pourquoi l'on s'inquiétait en termes effrayants et solennels de l'autre monde, quand il faisait si bon vivre dans celui-ci. Joignez à cela que Stépane Arcadiévitch ne détestait pas une bonne plaisanterie, et il s'amusait volontiers à scandaliser les gens tranquilles en soutenant que, du moment qu'on se glorifie de ses ancêtres, il ne convient pas de s'arrêter à Rurick et de renier l'ancêtre primitif, — le singe.

Les tendances libérales lui devinrent ainsi une habitude ; il aimait son journal comme son cigare après dîner, pour le plaisir de sentir un léger brouillard envelopper son cerveau.

Stépane Arcadiévitch parcourut le « leading article » dans lequel il était expliqué que de notre temps on s'inquiète bien à tort de voir le radicalisme menacer d'engloutir tous les éléments conservateurs, et qu'on a plus tort encore de supposer que le gouvernement doit prendre des mesures pour écraser l'*hydre révolutionnaire*. « À notre avis, au contraire, le danger ne vient pas de cette fameuse hydre révolutionnaire, mais de l'entêtement traditionnel qui arrête tout progrès », etc., etc. Il parcourut également le second article, un article financier où il était question de Bentham et de Mill, avec quelques pointes à l'adresse du ministère. Prompt à tout s'assimiler, il saisissait chacune des allusions, devinait d'où elle partait et à qui elle s'adressait, ce qui d'ordinaire l'amusait beaucoup, mais ce jour-là son plaisir était gâté par le souvenir des conseils de Matrona Philémonovna et par le sentiment du malaise qui régnait dans la maison. Il parcourut tout le journal, apprit que le comte de Beust était parti pour Wiesbaden, qu'il n'existait plus de cheveux gris, qu'il se vendait une calèche, qu'une jeune personne cherchait une place, et ces nouvelles ne lui procurèrent pas la satisfaction tranquille et légèrement ironique qu'il éprouvait habituellement. Après avoir terminé sa lecture, pris une seconde tasse de café avec du kalatch et du beurre, il se leva, secoua les miettes qui s'étaient attachées à son gilet, et sourit de plaisir, tout en redressant sa large poitrine ; ce n'est pas qu'il eût rien de particulièrement gai dans l'âme, ce sourire était simplement le résultat d'une excellente digestion.

Mais ce sourire lui rappela tout, et il se prit à réfléchir.

Deux voix d'enfants bavardaient derrière la porte ; Stépane Arcadiévitch reconnut celles de Grisha, son plus jeune fils, et de Tania, sa fille aînée. Ils traînaient quelque chose qu'ils avaient renversé.

« J'avais bien dit qu'il ne fallait pas mettre les voyageurs sur l'impériale, criait la petite fille en anglais ; ramasse maintenant !

— Tout va de travers, pensa Stépane Arcadiévitch, les enfants ne sont plus surveillés », et, s'approchant de la porte, il les appela. Les petits abandonnèrent la boîte qui leur représentait un chemin de fer, et accoururent.

Tania entra hardiment et se suspendit en riant au cou de son père, dont elle était la favorite, s'amusant comme d'habitude à respirer le parfum bien connu qu'exhalaien ses favoris ; après avoir embrassé ce visage, que la tendresse autant que la pose forcément inclinée avaient rougi, la petite détacha ses bras et voulut s'enfuir, mais le père la retint.

« Que fait maman ? demanda-t-il en passant la main sur le petit cou blanc et délicat de sa fille. — Bonjour », dit-il en souriant à son petit garçon qui s'approchait à son tour. Il s'avouait qu'il aimait moins son fils et cherchait toujours à le dissimuler, mais l'enfant comprenait la différence et ne répondit pas au sourire forcé de son père.

« Maman ? elle est levée », dit Tania.

Stépane Arcadiévitch soupira.

« Elle n'aura pas dormi de la nuit, » pensa-t-il.

« Est-elle gaie ? »

La petite fille savait qu'il se passait quelque chose de grave entre ses parents, que sa mère ne pouvait être gaie et que son père feignait de l'ignorer en lui faisant si légèrement cette question. Elle rougit pour son père. Celui-ci la comprit et rougit à son tour.

« Je ne sais pas, répondit l'enfant. Elle ne veut pas que nous prenions nos leçons ce matin et nous envoie avec miss Hull chez grand'maman.

— Eh bien, vas-y, ma Tania. Mais attends un moment », ajouta-t-il en la retenant et en caressant sa petite main délicate.

Il chercha sur la cheminée une boîte de bonbons qu'il y avait placée la veille, et prit deux bonbons qu'il lui donna, en ayant eu soin de choisir ceux qu'elle préférait.

« C'est aussi pour Grisha ? dit la petite.

— Oui, oui. » Et avec une dernière caresse à ses petites épaules et un baiser sur ses cheveux et son cou, il la laissa partir.

« La voiture est avancée, vint annoncer Matvei. Et il y a là une solliciteuse, ajouta-t-il.

— Depuis longtemps ? demanda Stépane Arcadiévitch.

— Une petite demi-heure.

— Combien de fois ne t'ai-je pas ordonné de me prévenir immédiatement.

— Il faut bien cependant vous donner le temps de déjeuner, repartit Matvei d'un ton bourru, mais amical, qui ôtait toute envie de le gronder.

— Eh bien, fais vite entrer », dit Oblonsky en fronçant le sourcil de dépit.

La solliciteuse, femme d'un capitaine Kalinine, demandait une chose impossible et qui n'avait pas le sens commun ; mais Stépane Arcadiévitch la fit asseoir, l'écouta sans l'interrompre, lui dit comment et à qui il fallait s'adresser, et lui écrivit même un billet de sa belle écriture bien nette pour la personne qui pouvait l'aider. Après avoir congédié la femme du capitaine, Stépane

Arcadiévitch prit son chapeau et s'arrêta en se demandant s'il n'oubliait pas quelque chose. Il n'avait oublié que ce qu'il souhaitait ne pas avoir à se rappeler, sa femme.

Sa belle figure prit une expression de mécontentement. « Faut-il ou ne faut-il pas y aller ? » se demanda-t-il en baissant la tête. Une voix intérieure lui disait que mieux valait s'abstenir, parce qu'il n'y avait que fausseté et mensonge à attendre d'un rapprochement. Pouvait-il rendre Dolly attrayante comme autrefois, et lui-même pouvait-il se faire vieux et incapable d'aimer ?

« Et cependant il faudra bien en venir là, les choses ne peuvent rester ainsi », se disait-il en s'efforçant de se donner du courage. Il se redressa, prit une cigarette, l'alluma, en tira deux bouffées, la rejeta dans un cendrier de nacre, et, traversant enfin le salon à grands pas, il ouvrit une porte qui donnait dans la chambre de sa femme.

CHAPITRE IV

DARIA Alexandrovna, vêtue d'un simple peignoir et entourée d'objets jetés çà et là autour d'elle, fouillait dans une chiffonnière ouverte ; elle avait ajusté à la hâte ses cheveux, rares maintenant, mais jadis épais et beaux, et ses yeux, agrandis par la maigreur de son visage, gardaient une expression d'effroi. Lorsqu'elle entendit le pas de son mari, elle se tourna vers la porte, décidée à cacher sous un air sévère et méprisant le trouble que lui causait cette entrevue si redoutée. Depuis trois jours elle tentait en vain de réunir ses effets et ceux de ses enfants pour aller se réfugier chez sa mère, sentant qu'il fallait d'une façon quelconque punir l'infidèle, l'humilier, lui rendre une faible partie du mal qu'il avait causé ; mais, tout en se répétant qu'elle le quitterait, elle n'en trouvait pas la force, parce qu'elle ne pouvait se déshabituer de l'aimer et de le considérer comme son mari. D'ailleurs elle s'avouait que si, dans sa propre maison, elle avait de la peine à venir à bout de ses cinq enfants, ce serait bien pis là où elle comptait les mener. Le petit s'était déjà senti du désordre qui régnait dans le ménage et avait été souffrant à cause d'un bouillon tourné ; les autres s'étaient presque trouvés privés de dîner la veille... Et, tout en comprenant qu'elle n'aurait jamais le courage de partir, elle cherchait à se donner le change en rassemblant ses affaires.

En voyant la porte s'ouvrir, elle se reprit à bouleverser ses tiroirs et ne leva la tête que lorsque son mari fut tout près d'elle. Alors, au lieu de l'air sévère qu'elle voulait se donner, elle tourna vers lui un visage où se peignaient la souffrance et l'indécision.

« Dolly ! » dit-il doucement, d'un ton triste et soumis.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur lui, et le voyant brillant de fraîcheur et de santé : « Il est heureux et content, pensa-t-elle, tandis que moi ! Ah ! que cette bonté qu'on admire en lui me révolte ! » Et sa bouche se contracta nerveusement.

« Que me voulez-vous ? demanda-t-elle sèchement.

— Dolly ! répéta-t-il ému, Anna arrive aujourd'hui.

— Cela m'est fort indifférent ; je ne puis la recevoir.

— Il le faut cependant, Dolly.

— Allez-vous-en, allez-vous-en, allez-vous-en ! » cria-t-elle sans le regarder, comme si ce cri lui était arraché par une douleur physique.

Stépane Arcadiévitch avait pu rester calme et se faire des illusions loin de sa femme, mais, quand il vit ce visage ravagé et qu'il entendit ce cri désespéré, sa respiration s'arrêta, quelque chose lui monta au gosier et ses yeux se remplirent de larmes.

« Mon Dieu, qu'ai-je fait, Dolly ? au nom de Dieu. » Il ne put en dire plus long, un sanglot le prit à la gorge.

Elle ferma violemment la chiffonnière et se tourna vers lui.

« Dolly, que puis-je dire ? une seule chose : pardonne ! Souviens-toi : neuf années de ma vie ne peuvent-elles racheter une minute... »

Elle baissa les yeux, écoutant ce qu'il avait à dire de l'air d'une personne qui espère qu'on la détrompera.

« Une minute d'entraînement », acheva-t-il, et il voulut continuer, mais à ces mots les lèvres de Dolly se serrèrent comme par l'effet d'une vive souffrance, et les muscles de sa joue droite se contractèrent de nouveau.

« Allez-vous-en, allez-vous-en d'ici, cria-t-elle encore plus vivement, et ne me parlez pas de vos entraînements, de vos vilénies ! »

Elle voulut sortir, mais elle faillit tomber et s'accrocha au dossier d'une chaise pour se soutenir. Le visage d'Oblonsky s'assombrit, ses yeux étaient pleins de larmes.

« Dolly ! dit-il presque en pleurant. Au nom de Dieu, pense aux enfants : ils ne sont pas coupables. Il n'y a de coupable que moi, punis-moi : dis-moi comment je puis expier. Je suis prêt à tout. Je suis coupable et n'ai pas de mots pour t'exprimer combien je le sens ! Mais, Dolly, pardonne ! »

Elle s'assit. Il écoutait cette respiration oppressée avec un sentiment de pitié infinie. Plusieurs fois elle essaya de parler sans y parvenir. Il attendait.

« Tu penses aux enfants quand il s'agit de jouer avec eux, mais, moi, j'y pense en comprenant ce qu'ils ont perdu, » dit-elle en répétant une des phrases qu'elle avait préparées pendant ces trois jours.

Elle lui avait dit *tu*, il la regarda avec reconnaissance et fit un mouvement pour prendre sa main, mais elle s'éloigna de lui avec dégoût.

« Je ferai tout au monde pour les enfants, mais je ne sais ce que je dois décider : faut-il les emmener loin de leur père ou les laisser auprès d'un débauché, oui, d'un débauché ? Voyons, après ce qui s'est passé, dites-moi s'il est possible que nous vivions ensemble ? Est-ce possible ? répondez donc ? répéta-t-elle en élevant la voix. Lorsque mon mari, le père de mes enfants, est en liaison avec leur gouvernante...

— Mais que faire ? que faire ? interrompit-il d'une voix désolée, baissant la tête et ne sachant plus ce qu'il disait.

— Vous me révoltez, vous me répugnez, cria-t-elle, s'animant de plus en plus. Vos larmes sont de l'eau. Vous ne m'avez jamais aimée ; vous n'avez ni cœur ni honneur. Vous ne m'êtes plus qu'un étranger, oui, tout à fait un étranger », et elle répéta avec colère ce mot terrible pour elle, un *étranger*.

Il la regarda surpris et effrayé, ne comprenant pas combien il exaspérait sa femme par sa pitié. C'était le seul sentiment, Dolly le sentait trop bien, qu'il éprouvât encore pour elle ; l'amour était à jamais éteint.

En ce moment un des enfants pleura dans la chambre voisine, et la physionomie de Daria Alexandrovna s'adoucit, comme celle d'une personne qui revient à la réalité ; elle sembla hésiter un moment, puis, se levant vivement, elle se dirigea vers la porte.

« Elle aime cependant *mon* enfant, pensa Oblonsky, remarquant l'effet produit par le cri du petit. Comment alors me prendrait-elle en horreur ?

— Dolly, encore un mot ! insista-t-il en la suivant.

— Si vous me suivez, j'appelle les domestiques, les enfants ! qu'ils sachent tous que vous êtes un lâche ! Je pars aujourd'hui, et vous n'avez qu'à vivre ici avec votre maîtresse ! »

Elle sortit en fermant violemment la porte.

Stépane Arcadiévitch soupira, s'essuya la figure et quitta doucement la chambre.

« Matvei prétend que cela s'arrangera, mais comment ? Je n'en vois pas le moyen. C'est affreux ! et comme elle a crié d'une façon vulgaire ! se dit-il en pensant aux mots *lâche* et *maîtresse*. Pourvu que les femmes de chambre n'aient rien entendu. »

C'était un vendredi ; dans la salle à manger l'horloger remontait la pendule ; Oblonsky, en le voyant, se souvint que la régularité de cet Allemand chauve lui avait fait dire un jour qu'il devait être remonté lui-même pour toute sa vie, dans le but de remonter les pendules. Le souvenir de cette plaisanterie le fit sourire.

« Et qui sait au bout du compte si Matvei n'a pas raison, pensa-t-il, et si cela ne s'arrangera pas ?

— Matvei, cria-t-il, qu'on prépare tout au petit salon pour recevoir Anna Arcadiévna.

— C'est bien, répondit le vieux domestique apparaissant aussitôt. — Monsieur ne dînera pas à la maison ? demanda-t-il en aidant son maître à endosser sa fourrure.

— Cela dépend. Tiens, voici pour la dépense, dit Oblonsky en tirant un billet de dix roubles de son portefeuille. Est-ce assez ?

— Assez ou pas assez, on s'arrangera », répondit Matvei, fermant la portière de la voiture et remontant le perron.

Pendant ce temps, Dolly, avertie du départ de son mari par le bruit que fit la voiture en s'éloignant, rentra dans sa chambre, son seul refuge au milieu des soucis qui l'assiégeaient. L'Anglaise et la bonne l'avaient accablée de questions ; quels vêtements fallait-il mettre aux enfants ? pouvait-on donner du lait au petit ? fallait-il faire chercher un autre cuisinier ?

« Laissez-moi tranquille », leur avait-elle dit en rentrant chez elle pour s'asseoir à la place où elle avait parlé à son mari. Là, serrant l'une contre l'autre ses mains amaigries dont les doigts ne retenaient plus les bagues, elle repassa leur entretien dans sa mémoire.

« Il est parti ! mais a-t-il rompu avec *elle* ? Se peut-il qu'il *la* voie encore ? Pourquoi ne le lui ai-je pas demandé ? Non, non, nous ne pouvons plus vivre ensemble ! Et, vivant sous le même toit, nous n'en resterons pas moins étrangers, — étrangers pour toujours ! répéta-t-elle avec une insistance particulière sur ce dernier mot si cruel. Comme je l'aimais, mon Dieu ! et comme je l'aime encore même maintenant ! Peut-être ne l'ai-je jamais plus aimé ! et ce qu'il y a de plus dur... » Elle fut interrompue par l'entrée de Matrona Philémonovna :

« Ordonnez au moins qu'on aille chercher mon frère, dit celle-ci ; il fera le dîner, sinon ce sera comme hier, les enfants n'auront pas encore mangé à six heures.

— C'est bon, je vais venir et donner des ordres. A-t-on fait chercher du lait frais ? » Et là-dessus, Daria Alexandrovna se plongea dans ses préoccupations quotidiennes et y noya pour un moment sa douleur.



CHAPITRE V

STÉPANE Arcadiévitch avait fait de bonnes études grâce à d'heureux dons naturels ; mais il était paresseux et léger et, par suite de ces défauts, était sorti un des derniers de l'école. Quoiqu'il eût toujours mené une vie dissipée, qu'il n'eût qu'un *tchin* médiocre et un âge peu avancé, il n'en occupait pas moins une place honorable qui rapportait de bons appointements, celle de président d'un des tribunaux de Moscou. — Il avait obtenu cet emploi par la protection

du mari de sa sœur Anna, Alexis Alexandrovitch Karénine, un des membres les plus influents du ministère. Mais, à défaut de Karénine, des centaines d'autres personnes, frères, sœurs, cousins, oncles, tantes, lui auraient procuré cette place, ou toute autre du même genre, ainsi que les six mille roubles qu'il lui fallait pour vivre, ses affaires étant peu brillantes malgré la fortune assez considérable de sa femme. Stéphane Arcadiévitch comptait la moitié de Moscou et de Pétersbourg dans sa parenté et dans ses relations d'amitié ; il était né au milieu des puissants de ce monde. Un tiers des personnages attachés à la cour et au gouvernement avaient été amis de son père et l'avaient connu, lui, en brassières ; le second tiers le tutoyait ; le troisième était composé « de ses bons amis » ; par conséquent il avait pour alliés tous les dispensateurs des biens de la terre sous forme d'emplois, de fermes, de concessions, etc. ; et ils ne pouvaient négliger un des leurs. Oblonsky n'eut donc aucune peine à se donner pour obtenir une place avantageuse ; il ne s'agissait que d'éviter des refus, des jalousies, des querelles, des susceptibilités, ce qui lui était facile à cause de sa bonté naturelle. Il aurait trouvé plaisant qu'on lui refusât la place et le traitement dont il avait besoin. Qu'exigeait-il d'extraordinaire ? il ne demandait que ce que ses contemporains obtenaient, et se sentait aussi capable qu'un autre de remplir ces fonctions.

On n'aimait pas seulement Stéphane Arcadiévitch à cause de son bon et aimable caractère et de sa loyauté indiscutable. Il y avait encore dans son extérieur brillant et attrayant, dans ses yeux vifs, ses sourcils noirs, ses cheveux, son teint animé, dans l'ensemble de sa personne, une influence physique qui agissait sur ceux qui le rencontraient. « Ah ! Stiva ! Oblonsky ! le voilà ! » s'écriait-on presque toujours avec un sourire de plaisir quand on l'apercevait ; et quoiqu'il ne résultât rien de particulièrement joyeux de cette rencontre, on ne se réjouissait pas moins de le revoir encore le lendemain et le surlendemain.

Après avoir rempli pendant trois ans la place de président, Stéphane Arcadiévitch s'était acquis non seulement l'amitié, mais encore la considération de ses collègues, inférieurs et supérieurs, aussi bien que celle des personnes que les affaires mettaient en rapport avec lui. Les qualités qui lui valaient cette estime générale étaient : premièrement, une extrême indulgence pour chacun, fondée sur le sentiment de ce qui lui manquait à lui-même ; secondement, un libéralisme absolu, non pas le libéralisme prôné par son journal, mais celui qui coulait naturellement dans ses veines et le rendait également affable pour tout le monde, à quelque condition qu'on appartînt ; et, troisièmement surtout, une complète indifférence pour les affaires dont il s'occupait, ce qui lui permettait de ne jamais se passionner et par conséquent de ne pas se tromper.

En arrivant au tribunal, il se rendit à son cabinet particulier, gravement accompagné du suisse qui portait son portefeuille, pour y revêtir son uniforme avant de passer dans la salle du conseil. Les employés de service se levèrent tous sur son passage, et le saluèrent avec un sourire respectueux. Stéphane Arcadiévitch se hâta, comme toujours, de se rendre à sa place et s'assit, après avoir serré la main aux autres membres du conseil. Il plaisanta et causa dans la juste mesure des convenances et ouvrit la séance. Personne ne savait comme lui rester dans le ton officiel avec une nuance de simplicité et de bonhomie fort utile à l'expédition agréable des affaires. Le secrétaire s'approcha d'un air dégagé, mais respectueux, commun à tous ceux qui

entouraient Stéphane Arcadiévitch, lui apporta des papiers et lui adressa la parole sur le ton *familier et libéral* introduit par lui.

« Nous sommes enfin parvenus à obtenir les renseignements de l'administration du gouvernement de Penza ; si vous permettez, les voici.

— Enfin vous les avez ! dit Stéphane Arcadiévitch en feuilletant les papiers du doigt.

— Alors, messieurs... » Et la séance commença.

« S'ils pouvaient se douter, pensait-il tout en penchant la tête d'un air important pendant la lecture du rapport, combien leur président avait, il y a une demi-heure, la mine d'un gamin coupable ! » et ses yeux riaient.

Le conseil devait durer sans interruption jusqu'à deux heures, puis venait le déjeuner. Il n'était pas encore deux heures lorsque les grandes portes vitrées de la salle s'ouvrirent, et quelqu'un entra. Tous les membres du conseil, contents d'une petite diversion, se retournèrent ; mais l'huissier de garde fit aussitôt sortir l'intrus et referma les portes derrière lui.

Quand le rapport fut terminé, Stéphane Arcadiévitch se leva et, sacrifiant au libéralisme de l'époque, tira ses cigarettes en pleine salle de conseil avant de passer dans son cabinet. Deux de ses collègues, Nikitine, un vétéran au service, et Grinewitch, gentilhomme de la chambre, le suivirent.

« Nous aurons le temps de terminer après le déjeuner, dit Oblonsky.

— Je crois bien, répondit Nikitine.

— Ce doit être un fameux coquin que ce Famine », dit Grinewitch en faisant allusion à l'un des personnages de l'affaire qu'ils avaient étudiée.

Stéphane Arcadiévitch fit une légère grimace comme pour faire entendre à Grinewitch qu'il n'était pas convenable d'établir un jugement anticipé, et ne répondit pas.

« Qui donc est entré dans la salle ? demanda-t-il à l'huissier.

— Quelqu'un est entré sans permission, Votre Excellence, pendant que j'avais le dos tourné ; il vous demandait. Quand les membres du Conseil sortiront, lui ai-je dit.

— Où est-il ?

— Probablement dans le vestibule, car il était là tout à l'heure. Le voici », ajouta l'huissier en désignant un homme fortement constitué, à barbe frisée, qui montait légèrement et rapidement les marches usées de l'escalier de pierre, sans prendre la peine d'ôter son bonnet de fourrure. Un employé, qui descendait, le portefeuille sous le bras, s'arrêta pour regarder d'un air peu bienveillant les pieds du jeune homme, et se tourna pour interroger Oblonsky du regard. Celui-ci, debout au haut de l'escalier, le visage animé encadré par son collet brodé d'uniforme, s'épanouit encore plus en reconnaissant l'arrivant.

« C'est bien lui ! Levine, enfin ! s'écria-t-il avec un sourire affectueux, quoique légèrement moqueur, en regardant Levine qui s'approchait. — Comment, tu ne fais pas le dégoûté, et tu

viens me chercher dans ce mauvais lieu ? dit-il, ne se contentant pas de serrer la main de son ami, mais l'embrassant avec effusion. — Depuis quand es-tu ici ?

— J'arrive et j'avais grande envie de te voir, répondit Levine timidement, en regardant autour de lui avec méfiance et inquiétude.

— Eh bien, allons dans mon cabinet », dit Stépane Arcadiévitch qui connaissait la sauvagerie mêlée d'amour-propre et de susceptibilité de son ami ; et, comme s'il se fût agi d'éviter un danger, il le prit par la main pour l'emmener.

Stépane Arcadiévitch tutoyait presque toutes ses connaissances, des vieillards de soixante ans, des jeunes gens de vingt, des acteurs, des ministres, des marchands, des généraux, tous ceux avec lesquels il prenait du champagne, et avec qui n'en prenait-il pas ? Dans le nombre des personnes ainsi tutoyées aux deux extrêmes de l'échelle sociale, il y en aurait eu de bien étonnées d'apprendre qu'elles avaient, grâce à Oblonsky, quelque chose de commun entre elles. Mais lorsque celui-ci rencontrait en présence de ses inférieurs un de ses tutoyés *honteux*, comme il appelait en riant plusieurs de ses amis, il avait le tact de les soustraire à une impression désagréable. Levine n'était pas un tutoyé *honteux*, c'était un camarade d'enfance, cependant Oblonsky sentait qu'il lui serait pénible de montrer leur intimité à tout le monde ; c'est pourquoi il s'empressa de l'emmener. Levine avait presque le même âge qu'Oblonsky et ne le tutoyait pas seulement par raison de champagne, ils s'aimaient malgré la différence de leurs caractères et de leurs goûts, comme s'aiment des amis qui se sont liés dans leur première jeunesse. Mais, ainsi qu'il arrive souvent à des hommes dont la sphère d'action est très différente, chacun d'eux, tout en approuvant par le raisonnement la carrière de son ami, la méprisait au fond de l'âme, et croyait la vie qu'il menait lui-même la seule rationnelle. À l'aspect de Levine, Oblonsky ne pouvait dissimuler un sourire ironique. Combien de fois ne l'avait-il pas vu arriver de la campagne où il faisait « quelque chose » (Stépane Arcadiévitch ne savait pas au juste quoi, et ne s'y intéressait guère), agité, pressé, un peu gêné, irrité de cette gêne, et apportant généralement des points de vue tout à fait nouveaux et inattendus sur la vie et les choses. Stépane Arcadiévitch en riait et s'en amusait. Levine, de son côté, méprisait le genre d'existence que son ami menait à Moscou, traitait son service de plaisanterie et s'en moquait. Mais Oblonsky prenait gaiement la plaisanterie, en homme sûr de son fait, tandis que Levine riait sans conviction et se fâchait.

« Nous t'attendions depuis longtemps, dit Stépane Arcadiévitch en entrant dans son cabinet et en lâchant la main de Levine comme pour prouver qu'ici tout danger cessait. Je suis bien heureux de te voir, continua-t-il. Eh bien, comment vas-tu ? que fais-tu ? quand es-tu arrivé ? »

Levine se taisait et regardait les figures inconnues pour lui des deux collègues d'Oblonsky ; la main de l'élégant Grinewitch aux doigts blancs et effilés, aux ongles longs, jaunes et recourbés du bout, avec d'énormes boutons brillant sur ses manchettes, absorbait visiblement toute son attention. Oblonsky s'en aperçut et sourit.

« Permettez-moi, messieurs, de vous faire faire connaissance : mes collègues Philippe-Ivanitch Nikitine, Michel-Stanislawowitch Grinewitch, — puis (se tournant vers Levine), un propriétaire, un homme nouveau, qui s'occupe des affaires du semstvo, un gymnaste qui enlève

cinq pouds d'une main, un éleveur de bestiaux, un chasseur célèbre, mon ami Constantin-Dmitrievitch Levine, le frère de Serge Ivanitch Kosnichef.

— Charmé, répondit le plus âgé.

— J'ai l'honneur de connaître votre frère Serge Ivanitch », dit Grinewitch en tendant sa main aux doigts effilés.

Le visage de Levine se rembrunit ; il serra froidement la main qu'on lui tendait, et se tourna vers Oblonsky. Quoiqu'il eût beaucoup de respect pour son demi-frère, l'écrivain connu de toute la Russie, il ne lui en était pas moins désagréable qu'on s'adressât à lui, non comme à Constantin Levine, mais comme au frère du célèbre Kosnichef.

« Non, je ne m'occupe plus d'affaires. Je me suis brouillé avec tout le monde et ne vais plus aux assemblées, dit-il en s'adressant à Oblonsky.

— Cela s'est fait bien vite, s'écria celui-ci en souriant. Mais comment ? pourquoi ?

— C'est une longue histoire que je te raconterai quelque jour, répondit Levine, ce qui ne l'empêcha pas de continuer. — Pour être bref, je me suis convaincu qu'il n'existe et ne peut exister aucune action sérieuse à exercer dans nos questions provinciales. D'une part, on joue au parlement, et je ne suis ni assez jeune, ni assez vieux pour m'amuser de joujoux, et d'autre part c'est — il hésita — un moyen pour la *coterie* du district de gagner quelques sous. Autrefois il y avait les tutelles, les jugements ; maintenant il y a le *semstvo*, non pas pour y prendre des pots de vin, mais pour en tirer des appointements sans les gagner. » Il dit ces paroles avec chaleur et de l'air d'un homme qui croit que son opinion trouvera des contradicteurs.

« Hé, hé ! Mais te voilà, il me semble, dans une nouvelle phase : tu deviens conservateur ! dit Stéphane Arcadiévitch. Au reste, nous en reparlerons plus tard.

— Oui, plus tard. Mais j'avais besoin de te voir », dit Levine en regardant toujours avec haine la main de Grinewitch.

Stéphane Arcadiévitch sourit imperceptiblement.

« Et tu disais que tu ne porterais plus jamais d'habit européen ? dit-il en examinant les vêtements tout neufs de son ami, œuvre d'un tailleur français. Je le vois bien, c'est une nouvelle phase. »

Levine rougit tout à coup, non comme fait un homme mûr, sans s'en apercevoir, mais comme un jeune garçon qui se sent timide et ridicule, et qui n'en rougit que davantage. Cette rougeur enfantine donnait à son visage intelligent et mâle un air si étrange, qu'Oblonsky cessa de le regarder.

« Mais où donc nous verrons-nous ? J'ai besoin de causer avec toi », dit Levine.

Oblonsky réfléchit.

« Sais-tu ? nous irons déjeuner chez Gourine et nous y causerons ; je suis libre jusqu'à trois heures.

— Non, répondit Levine, après un moment de réflexion, il me faut faire encore une course.

— Eh bien alors, dînons ensemble.

— Dîner ? mais je n'ai rien de particulier à te dire, rien que deux mots à te demander ; nous bavarderons plus tard.

— Dans ce cas, dis les deux mots tout de suite, nous causerons à dîner.

— Ces deux mots, les voici, dit Levine ; au reste, ils n'ont rien de particulier. »

Son visage prit une expression méchante qui ne tenait qu'à l'effort qu'il faisait pour vaincre sa timidité.

« Que font les Cherbatzky ? Tout va-t-il comme par le passé ? »

Stépane Arcadiévitch savait depuis longtemps que Levine était amoureux de sa belle-sœur, Kitty ; il sourit et ses yeux brillèrent gaiement.

« Tu as dit deux mots, mais je ne puis répondre de même, parce que... Excuse-moi un instant. »

Le secrétaire entra en ce moment, toujours respectueusement familier, avec le sentiment modeste, propre à tous les secrétaires, de sa supériorité en affaires sur son chef. Il s'approcha d'Oblonsky et, sous une forme interrogative, se mit à lui expliquer une difficulté quelconque ; sans attendre la fin de l'explication, Stépane Arcadiévitch lui posa amicalement la main sur le bras.

« Non, faites comme je vous l'ai demandé, — dit-il en adoucissant son observation d'un sourire ; et, après avoir brièvement expliqué comment il comprenait l'affaire, il repoussa les papiers en disant : — Faites ainsi, je vous en prie, Zahar Nikitich. »

Le secrétaire s'éloigna confus. Levine, pendant cette petite conférence, avait eu le temps de se remettre, et, debout derrière une chaise sur laquelle il s'était accoudé, il écoutait avec une attention ironique.

« Je ne comprends pas, je ne comprends pas, dit-il.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? — répondit Oblonsky en souriant aussi et en cherchant une cigarette ; il s'attendait à une sortie quelconque de Levine.

— Je ne comprends pas ce que vous faites, dit Levine en haussant les épaules. Comment peux-tu faire tout cela sérieusement ?

— Pourquoi ?

— Mais parce que cela ne signifie rien.

— Tu crois cela ? Nous sommes surchargés de besogne, au contraire.

— De griffonnages ! Eh bien oui, tu as un don spécial pour ces choses-là, ajouta Levine.

— Tu veux dire qu'il y a quelque chose qui me manque ?

— Peut-être bien ! Cependant je ne puis m'empêcher d'admirer ton grand air et de me glorifier d'avoir pour ami un homme si important. En attendant, tu n'as pas répondu à ma question, ajouta-t-il en faisant un effort désespéré pour regarder Oblonsky en face.

— Allons, allons, tu y viendras aussi. C'est bon tant que tu as trois mille dissiatines dans le district de Karasinsk, des muscles comme les tiens et la fraîcheur d'une petite fille de douze ans : mais tu y viendras tout de même. Quant à ce que tu me demandes, il n'y a pas de changements, mais je regrette que tu sois resté si longtemps sans venir.

— Pourquoi ? demanda Levine.

— Parce que... répondit Oblonsky, mais nous en causerons plus tard. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Nous parlerons de cela aussi plus tard, dit Levine en rougissant encore jusqu'aux oreilles.

— C'est bien, je comprends, fit Stéphane Arcadiévitch. Vois-tu, je t'aurais bien prié de venir dîner chez moi, mais ma femme est souffrante ; si tu veux l'esvoir, tu les trouveras au Jardin zoologique, de quatre à cinq ; Kitty patine. Vas-y, je te rejoindrai et nous irons dîner quelque part ensemble.

— Parfaitement ; alors, au revoir.

— Fais attention, n'oublie pas ! je te connais, tu es capable de repartir subitement pour la campagne ! s'écria en riant Stéphane Arcadiévitch.

— Non, bien sûr, je viendrai. »

Levine sortit du cabinet et se souvint seulement de l'autre côté de la porte qu'il avait oublié de saluer les collègues d'Oblonsky.

« Ce doit être un personnage énergique, dit Grinewitch quand Levine fut sorti.

— Oui, mon petit frère, dit Stéphane Arcadiévitch en hochant la tête, c'est un gaillard qui a de la chance ! trois mille dissiatines dans le district de Karasinsk ! il a l'avenir pour lui, et quelle jeunesse ! Ce n'est pas comme nous autres !

— Vous n'avez guère à vous plaindre pour votre part, Stéphane Arcadiévitch.

— Si, tout va mal, » répondit Stéphane Arcadiévitch en soupirant profondément.

CHAPITRE VI

LORSQUE Oblonsky lui avait demandé pourquoi il était venu à Moscou, Levine avait rougi, et s'en voulait d'avoir rougi ; mais pouvait-il répondre : « Je viens demander ta belle-sœur en mariage ? » Tel était cependant l'unique but de son voyage.

Les familles Levine et Cherbatzky, deux vieilles familles nobles de Moscou, avaient toujours été en rapports d'amitié. L'intimité s'était resserrée pendant les études de Levine à l'Université de Moscou, à cause de sa liaison avec le jeune prince Cherbatzky, frère de Dolly et de Kitty, qui suivait les mêmes cours que lui. Dans ce temps-là Levine allait fréquemment dans la maison Cherbatzky et, quelque étrange que cela puisse paraître, était amoureux de la maison tout entière, spécialement de la partie féminine de la famille. Ayant perdu sa mère sans l'avoir connue, et n'ayant qu'une sœur beaucoup plus âgée que lui, ce fut dans la maison Cherbatzky qu'il trouva cet intérieur intelligent et honnête, propre aux anciennes familles nobles, dont la mort de ses parents l'avait privé. Tous les membres de cette famille, mais principalement les femmes, lui apparaissaient entourés d'un nimbe mystérieux et poétique. Non seulement il ne leur découvrait aucun défaut, mais il leur supposait encore les sentiments les plus élevés, les perfections les plus idéales. Pourquoi ces trois jeunes demoiselles devaient parler français et anglais de deux jours l'un ; pourquoi elles devaient, à tour de rôle, jouer du piano (les sons de cet instrument montaient jusqu'à la chambre où travaillaient les étudiants) ; pourquoi des maîtres de littérature française, de musique, de danse, de dessin, se succédaient dans la maison ; pourquoi, à certaines heures de la journée, les trois demoiselles, accompagnées de Mlle Linon, devaient s'arrêter en calèche au boulevard de la Tverskoï et, sous la garde d'un laquais en livrée, se promener dans leurs pelisses de satin (Dolly en avait une longue, Nathalie une demi-longue, et Kitty une toute courte, qui montrait ses petites jambes bien faites, serrées dans des bas rouges) : ces choses et beaucoup d'autres lui restaient incompréhensibles. Mais il savait que tout ce qui se passait dans cette sphère mystérieuse était parfait, et ce mystère le rendait amoureux.

Il avait commencé par s'éprendre de Dolly l'aînée, pendant ses années d'études ; celle-ci épousa Oblonsky ; il crut alors aimer la seconde, car il sentait qu'il devait nécessairement aimer l'une des trois, sans savoir au juste laquelle. Mais Nathalie eut à peine fait son entrée dans le monde, qu'on la maria au diplomate Lvof. Kitty n'était qu'une enfant quand Levine quitta l'Université. Le jeune Cherbatzky, peu après son admission dans la marine, se noya dans la Baltique, et les relations de Levine avec sa famille devinrent plus rares, malgré l'amitié qui le liait à Oblonsky. Au commencement de l'hiver cependant, étant venu à Moscou, après une année passée à la campagne, il revit les Cherbatzky et comprit alors laquelle des trois il était destiné à aimer.

Rien de plus simple, en apparence, que de demander en mariage la jeune princesse Cherbatzky ; un homme de trente-deux ans, de bonne famille, d'une fortune convenable, avait toute chance de passer pour un beau parti, et vraisemblablement il aurait été bien accueilli. Mais Levine était amoureux ; Kitty lui paraissait une créature si accomplie, d'une supériorité si idéale, et il se jugeait au contraire si défavorablement, qu'il n'admettait pas qu'on le trouvât digne d'aspirer à cette alliance.

Après avoir passé deux mois à Moscou comme en rêve, rencontrant Kitty chaque jour dans le monde, où il était retourné à cause d'elle, il repartit subitement pour la campagne, après avoir décidé que ce mariage était impossible. Quelle position dans le monde, quelle carrière convenable et bien définie offrait-il aux parents ? Tandis que ses camarades étaient, les uns

colonels et aides de camp, d'autres professeurs distingués, directeurs de banque et de chemin de fer, ou présidents de tribunal, comme Oblonsky, que faisait-il, lui, à trente-deux ans ? Il s'occupait de ses terres, élevait des bestiaux, construisait des bâtiments de ferme et chassait la bécasse, c'est-à-dire qu'il avait pris le chemin de ceux qui, aux yeux du monde, n'ont pas su en trouver d'autre ; il ne se faisait aucune illusion sur la façon dont on pouvait le juger, et croyait passer pour un pauvre garçon, sans grande capacité.

Comment, d'ailleurs, la charmante et poétique jeune fille pouvait-elle aimer un homme aussi laid et surtout aussi peu brillant que lui ? Ses anciennes relations avec Kitty, qui, à cause de sa liaison avec le frère qu'elle avait perdu, étaient celles d'un homme fait avec une enfant, lui semblaient un obstacle de plus.

On pouvait bien, pensait-il, aimer d'amitié un brave garçon aussi ordinaire que lui, mais il fallait être beau et pouvoir déployer les qualités d'un homme supérieur, pour être aimé d'un amour comparable à celui qu'il éprouvait. Il avait bien entendu dire que les femmes s'éprennent souvent d'hommes laids et médiocres, mais il n'en croyait rien et jugeait les autres d'après lui-même, qui ne pouvait aimer qu'une femme remarquable, belle et poétique.

Toutefois, après avoir passé deux mois à la campagne dans la solitude, il se convainquit que le sentiment qui l'absorbait ne ressemblait pas aux enthousiasmes de sa première jeunesse, et qu'il ne pourrait vivre sans résoudre cette grande question : serait-il accepté, oui ou non ? Rien ne prouvait, après tout qu'il serait refusé. Il partit donc pour Moscou avec la ferme intention de se déclarer et de se marier si on l'agréait. Sinon... il ne pouvait imaginer ce qu'il deviendrait !

CHAPITRE VII

LEVINE, arrivé à Moscou par le train du matin, s'était arrêté chez son demi-frère, Kosnichef. Après avoir fait sa toilette, il était entré dans le cabinet de travail de celui-ci en se proposant de lui raconter tout et de lui demander conseil ; mais son frère n'était pas seul. Il causait avec un célèbre professeur de philosophie, venu de Kharhoff tout exprès pour éclaircir un malentendu survenu entre eux au sujet d'une question scientifique. Le professeur était en guerre contre le matérialisme ; Serge Kosnichef suivait sa polémique avec intérêt et lui avait adressé quelques objections après avoir lu son dernier article. Il reprochait au professeur les concessions trop larges qu'il faisait au matérialisme, et celui-ci était venu s'expliquer lui-même. La conversation roulait sur la question à la mode : Y a-t-il une limite entre les phénomènes psychiques et physiologiques dans les actions de l'homme, et où se trouve cette limite ?

Serge Ivanitch accueillit son frère avec le sourire froidement aimable qui lui était habituel et, après l'avoir présenté au professeur, continua l'entretien. Celui-ci, un petit homme à lunettes, au front étroit, s'arrêta un moment pour répondre au salut de Levine, puis reprit la conversation sans lui accorder aucune attention. Levine s'assit en attendant son départ et s'intéressa bientôt au sujet de la discussion. Il avait lu dans des revues les articles dont on parlait, et les avait lus en y

prenant l'intérêt général qu'un homme qui a étudié les sciences naturelles à l'Université peut prendre au développement de ces sciences ; jamais il n'avait fait de rapprochements entre ces questions savantes sur l'origine de l'homme, sur l'action réflexe, la biologie, la sociologie, et celles qui le préoccupaient de plus en plus, le but de la vie et la mort.

Il remarqua, en suivant la conversation, que les deux interlocuteurs établissaient un certain lien entre les questions scientifiques et celles qui touchaient à l'âme ; par moments il croyait qu'ils allaient enfin aborder ce sujet, mais chaque fois qu'ils en approchaient, c'était pour s'en éloigner aussitôt avec une certaine hâte, et s'enfoncer dans le domaine des distinctions subtiles, des réfutations, des citations, des allusions, des renvois aux autorités, et c'est à peine s'il pouvait les comprendre.

« Je ne puis accepter la théorie de Keis, disait Serge Ivanitch dans son langage élégant et correct, et admettre que toute ma conception du monde extérieur dérive uniquement de mes sensations. Le principe de toute connaissance, le sentiment de l'*être*, de l'existence, n'est pas venu par les sens ; il n'existe pas d'organe spécial pour produire cette conception.

— Oui, mais Wurst et Knaust et Pripasof vous répondront que vous avez la connaissance de votre existence uniquement par suite d'une accumulation de sensations, en un mot, qu'elle n'est que le résultat des sensations. Wurst dit même que là où la sensation n'existe pas, la conscience de l'existence est absente.

— Je dirai au contraire... », répliqua Serge Ivanitch.

Levine remarqua encore une fois qu'au moment de toucher au point capital, selon lui, ils allaient s'en éloigner, et se décida à faire au professeur la question suivante :

« Dans ce cas, si mes sensations n'existent plus, si mon corps est mort, il n'y a plus d'existence possible ? »

Le professeur regarda ce singulier questionneur d'un air contrarié et comme blessé de cette interruption : que voulait cet intrus qui ressemblait plus à un paysan qu'à un philosophe ? Il se tourna vers Serge Ivanitch, mais celui-ci n'était pas à beaucoup près aussi exclusif que le professeur et pouvait, tout en discutant avec lui, comprendre le point de vue simple et rationnel qui avait suggéré la question ; il répondit en souriant :

« Nous n'avons pas encore le droit de résoudre cette question.

— Nous n'avons pas de données suffisantes, continua le professeur en reprenant ses raisonnements. Non, je prétends que si, comme le dit clairement Pripasof, les sensations sont fondées sur des impressions, nous n'en devons que plus sévèrement distinguer ces deux notions. »

Levine n'écoutait plus et attendit le départ du professeur.



CHAPITRE VIII

CELUI-CI parti, Serge Ivanitch se tourna vers son frère :

« Je suis content de te voir. Es-tu venu pour longtemps ? comment vont les affaires ? »

Levine savait que son frère aîné s'intéressait peu aux questions agronomiques et faisait une concession en lui en parlant ; aussi se borna-t-il à répondre au sujet de la vente du blé et de l'argent qu'il avait touché sur le domaine qu'ils possédaient indivis. Son intention formelle avait été de causer avec son frère de ses projets de mariage, et de lui demander conseil ; mais, après cette conversation avec le professeur et en présence du ton involontairement protecteur dont Serge l'avait questionné sur leurs intérêts de campagne, il ne se sentit plus la force de parler et pensa que son frère Serge ne verrait pas les choses comme il aurait souhaité qu'il les vît.

« Comment marchent les affaires du semstvo chez vous ? demanda Serge Ivanitch, qui s'intéressait à ces assemblées provinciales et leur attribuait une grande importance.

— Je n'en sais vraiment rien.

— Comment cela se fait-il ? ne fais-tu pas partie de l'administration ?

— Non, j'y ai renoncé ; je ne vais plus aux assemblées, répondit Levine.

— C'est bien dommage », murmura Serge en fronçant le sourcil.

Pour se disculper, Levine raconta ce qui se passait aux réunions du district.

« C'est toujours ainsi ! interrompit Serge Ivanitch, voilà comme nous sommes, nous autres Russes ! Peut-être est-ce un bon trait de notre nature que cette faculté de constater nos erreurs, mais nous l'exagérons, nous nous plaignons dans l'ironie, qui jamais ne fait défaut à notre langue. Si l'on donnait nos droits, ces mêmes institutions provinciales, à quelque autre peuple de l'Europe, Allemands ou Anglais, ils sauraient en extraire la liberté, tandis que, nous autres, nous ne savons qu'en rire !

— Qu'y faire ? répondit Levine d'un air coupable. C'était mon dernier essai. J'y ai mis toute mon âme ; je n'y puis plus rien ; je suis incapable de...

— Incapable ! interrompit Serge Ivanitch : tu n'envisages pas la chose comme il le faudrait.

— C'est possible, répondit Levine accablé.

— Sais-tu que notre frère Nicolas est de nouveau ici ? »

Nicolas était le frère aîné de Constantin et le demi-frère de Serge ; c'était un homme perdu, qui avait mangé la plus grande partie de sa fortune, et s'était brouillé avec ses frères pour vivre dans un monde aussi fâcheux qu'étrange.

« Que dis-tu là ? s'écria Levine effrayé. Comment le sais-tu ?

— Prokofi l'a vu dans la rue.

— Ici, à Moscou ? Où est-il ? et Levine se leva, comme s'il eût voulu aussitôt courir le trouver.

— Je regrette de t'avoir dit cela, dit Serge en hochant la tête à la vue de l'émotion de son frère. J'ai envoyé quelqu'un pour savoir où il demeurerait et lui ai fait tenir sa lettre de change sur Troubine que j'ai payée. Voici ce qu'il m'a répondu... »

Et Serge tendit à son frère un billet qu'il prit sous un presse-papiers.

Lévine lut ce billet d'une écriture étrange et qu'il connaissait bien.

« Je demande humblement qu'on me laisse la paix. C'est tout ce que je réclame de mes chers frères. Nicolas Levine. »

Constantin resta debout devant Serge, le papier à la main, sans lever la tête.

« Il veut bien visiblement m'offenser, continua Serge, mais cela lui est impossible. Je souhaitais de tout cœur de pouvoir l'aider, tout en sachant que je n'en viendrais pas à bout.

— Oui, oui, confirma Levine, je comprends et j'apprécie ta conduite envers lui, mais j'irai le voir.

— Si cela te fait plaisir, vas-y, dit Serge, mais je ne te le conseille pas. Ce n'est pas que je le craigne par rapport à nos relations à toi et à moi, il ne saurait nous brouiller, mais c'est pour toi que je te conseille de n'y pas aller : tu n'y pourras rien. Au reste, fais comme tu l'entends.

— Peut-être n'y a-t-il vraiment rien à faire, mais dans ce moment... je ne saurais être tranquille...

— Je ne te comprends pas, dit Serge, mais ce que je comprends, ajouta-t-il, c'est qu'il y a là pour nous une leçon d'humilité. Depuis que notre frère Nicolas est devenu ce qu'il est, je considère ce qu'on appelle une « bassesse » avec plus d'indulgence. Tu sais ce qu'il a fait ?

— Hélas ! c'est affreux, affreux ! » répondit Levine.

Après avoir demandé l'adresse de Nicolas au domestique de Serge Ivanitch, Levine se mit en route pour aller le trouver, mais il changea d'idée et ajourna sa visite au soir. Avant tout, pour en avoir le cœur net, il voulait décider la question qui l'avait amené à Moscou. Il alla donc trouver Oblonsky et, après avoir appris où étaient les Cherbatzky, se rendit là où il pensait rencontrer Kitty.

CHAPITRE IX

VERS quatre heures, Levine quitta son isvostchik à la porte du Jardin zoologique et, le cœur battant, suivit le sentier qui menait aux montagnes de glace, près de l'endroit où l'on patinait ; il savait qu'il *la* trouverait là, car il avait aperçu la voiture des Cherbatzky à l'entrée.

Il faisait un beau temps de gelée ; à la porte du Jardin on voyait, rangés à la file, des traîneaux, des voitures de maître, des isvostchiks, des gendarmes. Le public se pressait dans les petits chemins frayés autour des izbas décorées de sculptures en bois ; les vieux bouleaux du Jardin, aux branches chargées de givre et de neige, semblaient revêtus de chasubles neuves et solennelles.

Tout en suivant le sentier, Levine se parlait à lui-même : « Du calme ! il ne faut pas se troubler ; que veux-tu ? qu'as-tu ? tais-toi, imbécile. » C'est ainsi qu'il interpellait son cœur.

Mais plus il cherchait à se calmer, plus l'émotion le gagnait et lui coupait la respiration. Une personne de connaissance l'appela au passage, Levine ne la reconnut même pas. Il s'approcha des montagnes. Les traîneaux glissaient, puis remontaient au moyen de chaînes ; c'était un cliquetis de ferrailles, un bruit de voix joyeuses et animées. À quelques pas de là on patinait, et parmi les patineurs il *la* reconnut bien vite, et sut qu'elle était près de lui par la joie et la terreur qui envahirent son âme.

Debout auprès d'une dame, du côté opposé à celui où Levine se trouvait, elle ne se distinguait de son entourage ni par sa pose ni par sa toilette ; pour lui, elle ressortait dans la foule comme une rose parmi les orties, éclairant de son sourire ce qui l'environnait, illuminant tout de sa présence. « Oserai-je vraiment descendre sur la glace et m'approcher d'elle ? » pensa-t-il. L'endroit où elle se tenait lui parut un sanctuaire dont il craignait d'approcher, et il eut si peur qu'il s'en fallut de peu qu'il ne repartît. Faisant un effort sur lui-même il arriva cependant à se persuader qu'elle était entourée de gens de toute espèce, et qu'à la rigueur il avait bien aussi le droit de venir patiner. Il descendit donc sur la glace, évitant de jeter les yeux sur elle comme sur le soleil, mais, de même que le soleil, il n'avait pas besoin de la regarder pour la voir.

On se réunissait sur la glace, un jour de la semaine, entre personnes de connaissance. Il y avait là des maîtres dans l'art du patinage qui venaient faire briller leurs talents, d'autres qui faisaient leur apprentissage derrière des fauteuils, avec des gestes gauches et inquiets, de très jeunes gens, et aussi de vieux messieurs, patinant par hygiène ; tous semblaient à Levine des élus favorisés du ciel, parce qu'ils étaient dans le voisinage de Kitty. Et ces patineurs glissaient

autour d'elle, la rattrapaient, lui parlaient même, et n'en semblaient pas moins s'amuser avec une indépendance d'esprit complète, comme s'il eût suffi à leur bonheur que la glace fût bonne et le temps splendide !

Nicolas Cherbatzky, un cousin de Kitty, vêtu d'une jaquette et de pantalons étroits, était assis sur un banc, les patins aux pieds, lorsqu'il aperçut Levine.

« Ah ! s'écria-t-il, le premier patineur de la Russie, le voilà ! Es-tu ici depuis longtemps ? Mets donc vite tes patins, la glace est excellente.

— Je n'ai pas mes patins », répondit Levine, étonné qu'on pût parler en présence de Kitty avec cette liberté d'esprit et cette audace, et ne la perdant pas de vue une seconde, quoiqu'il ne la regardât pas. Elle, visiblement craintive sur ses hautes bottines à patins, s'élança vers lui, du coin où elle se tenait, suivie d'un jeune garçon en costume russe qui cherchait à la dépasser en faisant les gestes désespérés d'un patineur maladroit. Kitty ne patinait pas avec sûreté ; ses mains avaient quitté le petit manchon suspendu à son cou par un ruban, et se tenaient prêtes à se raccrocher n'importe à quoi ; elle regardait Levine, qu'elle venait de reconnaître, et souriait de sa propre peur. Quand elle eut enfin heureusement pris son élan, elle donna un léger coup de talon et glissa jusqu'à son cousin Cherbatzky, s'empara de son bras, et envoya à Levine un salut amical. Jamais dans son imagination elle n'avait été plus charmante.

Il lui suffisait toujours de penser à elle pour évoquer vivement le souvenir de toute sa personne, surtout celui de sa jolie tête blonde, à l'expression enfantine de candeur et de bonté, élégamment posée sur des épaules déjà belles. Ce mélange de grâce d'enfant et de beauté de femme avait un charme particulier que Levine savait comprendre. Mais ce qui le frappait toujours en elle, comme une chose inattendue, c'était son regard modeste, calme, sincère, qui, joint à son sourire, le transportait dans un monde enchanté où il se sentait apaisé, adouci, avec les bons sentiments de sa première enfance.

« Depuis quand êtes-vous ici ? demanda-t-elle en lui tendant la main. Merci, ajouta-t-elle en lui voyant ramasser le mouchoir tombé de son manchon.

— Moi ? je suis arrivé depuis peu, hier, c'est-à-dire aujourd'hui, répondit Levine, si ému qu'il n'avait pas bien compris la question. Je voulais venir chez vous, — dit-il, et, se rappelant aussitôt dans quelle intention, il rougit et se troubla. — Je ne savais pas que vous patinez, et si bien. »

Elle le regarda avec attention, comme pour deviner la cause de son embarras.

« Votre éloge est précieux. Il s'est conservé ici une tradition sur vos talents de patineur, — dit-elle en secouant de sa petite main gantée de noir les aiguilles de pin tombées sur son manchon.

— Oui, j'ai patiné autrefois avec passion ; je voulais arriver à la perfection.

— Il me semble que vous faites tout avec passion, dit-elle en souriant. Je voudrais tant vous voir patiner. Mettez donc des patins, nous patinerons ensemble. »

« Patiner ensemble ! est-il possible ! » pensa-t-il en la regardant.

« Je vais les mettre tout de suite », dit-il.

Et il courut chercher des patins.

« Il y a longtemps, monsieur, que vous n'êtes venu chez nous, dit l'homme aux patins en lui tenant le pied pour visser le talon. Depuis vous, nous n'avons personne qui s'y entende. Est-ce bien ainsi ? dit-il en serrant la courroie.

— C'est bien, c'est bien, dépêche-toi seulement », répondit Levine, ne pouvant dissimuler le sourire joyeux qui, malgré lui, éclairait son visage. « Voilà la vie, voilà le bonheur, pensait-il, faut-il lui parler maintenant ? Mais j'ai peur de parler ; je suis trop... heureux en ce moment, heureux au moins en espérance, tandis que... Mais il le faut, il le faut ! Arrière la faiblesse ! »

Levine se leva, ôta son paletot, et, après s'être essayé autour de la petite maison, s'élança sur la glace unie et glissa sans effort, dirigeant à son gré sa course, tantôt rapide, tantôt ralentie. Il s'approcha d'elle avec crainte, mais un sourire de Kitty le rassura encore une fois.

Elle lui donna la main et ils patinèrent côte à côte, augmentant peu à peu la vitesse de leur course ; et plus ils glissaient rapidement, plus elle lui serrait la main.

« J'apprendrais bien plus vite avec vous, lui dit-elle, je ne sais pourquoi, j'ai confiance.

— J'ai aussi confiance en moi, quand vous vous appuyez sur mon bras », répondit-il, et aussitôt il rougit, effrayé. Effectivement, à peine eut-il prononcé ces paroles, que, de même que le soleil se cache derrière un nuage, toute l'amabilité du visage de la jeune fille disparut, et Levine remarqua un jeu de physionomie qu'il connaissait bien, et qui indiquait un effort de sa pensée ; une ride se dessina sur le front uni de Kitty.

— Il ne vous arrive rien de désagréable ? Du reste, je n'ai pas le droit de le demander, dit-il vivement.

— Pourquoi cela ? Non, — répondit-elle froidement ; et elle ajouta aussitôt : — Vous n'avez pas encore vu Mlle Linon ?

— Pas encore.

— Venez la voir, elle vous aime tant.

— Qu'arrive-t-il ? je lui ai fait de la peine ! Seigneur, ayez pitié de moi ! » pensa Levine tout en courant vers la vieille Française aux petites boucles grises, qui les surveillait de son banc. Elle le reçut comme un vieil ami et lui montra tout son râtelier dans un sourire amical.

« Nous grandissons, n'est-ce pas ? dit-elle en désignant Kitty des yeux, et nous prenons de l'âge. *Tiny bear* devient grand ! » continua la vieille institutrice en riant ; et elle lui rappela sa plaisanterie sur les trois demoiselles qu'il appelait les trois oursons du conte anglais.

« Vous rappelez-vous que vous les nommiez ainsi ? »

Il l'avait absolument oublié, mais elle riait de cette plaisanterie depuis dix ans et y tenait toujours.

« Allez, allez patiner. N'est-ce pas que notre Kitty commence à bien s'y prendre ? »

Quand Levine revint auprès de Kitty, il ne lui trouva plus le visage sévère ; ses yeux avaient repris leur expression franche et caressante, mais il lui sembla qu'elle avait un ton de tranquillité voulue, et il se sentit triste. Après avoir causé de la vieille gouvernante et de ses originalités, elle lui parla de sa vie à lui.

« Ne vous ennuyez-vous vraiment pas à la campagne ? demanda-t-elle.

— Non, je ne m'ennuie pas ; je suis très occupé, — répondit-il, sentant qu'elle l'amenait au ton calme qu'elle avait résolu de garder, et dont il ne saurait désormais se départir, pas plus qu'il n'avait su le faire au commencement de l'hiver.

— Êtes-vous venu pour longtemps ? demanda Kitty.

— Je n'en sais rien, répondit-il sans penser à ce qu'il disait. L'idée de retomber dans le ton d'une amitié calme et de retourner peut-être chez lui sans avoir rien décidé le poussa à la révolte.

— Comment ne le savez-vous pas ?

— Je n'en sais rien, cela dépendra de vous », dit-il, et aussitôt il fut épouvanté de ses propres paroles.

N'entendit-elle pas ces mots, ou ne voulut-elle pas les entendre ? elle sembla faire un faux pas sur la glace et s'éloigna pour glisser vers Mlle Linon, lui dit quelques mots et se dirigea vers la petite maison où l'on ôtait les patins.

« Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Seigneur Dieu, aidez-moi, guidez-moi », priait Levine intérieurement, et, sentant qu'il avait besoin de faire quelque mouvement violent, il décrivit avec fureur des courbes sur la glace.

En ce moment, un jeune homme, le plus fort des nouveaux patineurs, sortit du café, ses patins aux pieds et la cigarette à la bouche ; sans s'arrêter il courut vers l'escalier, descendit les marches en sautant, sans même changer la position de ses bras, et s'élança sur la glace.

« C'est un nouveau tour, se dit Levine, et il remonta l'escalier pour l'imiter.

— Ne vous tuez pas, il faut de l'habitude », lui cria Nicolas Cherbatzky.

Levine patina quelque temps avant de prendre son élan, puis il descendit l'escalier en cherchant à garder l'équilibre avec ses mains ; à la dernière marche, il s'accrocha, fit un mouvement violent pour se rattraper, reprit son équilibre, et s'élança en riant sur la glace.

« Quel brave garçon, — pensait pendant ce temps Kitty en entrant dans la petite maison, suivie de Mlle Linon, et en le regardant avec un sourire caressant, comme un frère bien-aimé. — Est-ce ma faute ? Ai-je rien fait de mal ? On prétend que c'est de la coquetterie ! Je sais bien que ce n'est pas lui que j'aime, mais je ne m'en sens pas moins contente auprès de lui : il est si bon ! Mais pourquoi a-t-il dit cela ? » pensa-t-elle.

Voyant Kitty partir avec sa mère qui venait la chercher, Levine, tout rouge après l'exercice violent qu'il venait de prendre, s'arrêta et réfléchit. Il ôta ses patins et rejoignit la mère et la fille à la sortie.

« Très heureuse de vous voir, dit la princesse. Nous recevons, comme toujours, le jeudi.

— Aujourd'hui, par conséquent ?

— Nous serons enchantés de vous voir », répondit-elle sèchement.

Cette raideur affligea Kitty, qui ne put s'empêcher de chercher à adoucir l'effet produit par la froideur de sa mère. Elle se retourna vers Levine et lui cria en souriant :

« Au revoir ! »

En ce moment, Stépane Arcadiévitch, son chapeau planté de côté, le visage animé et les yeux brillants, entra en vainqueur dans le Jardin. À la vue de sa belle-mère, il prit une expression triste et confuse pour répondre aux questions qu'elle lui adressa sur la santé de Dolly ; puis, après avoir causé à voix basse d'un air accablé, il se redressa et prit le bras de Levine.

« Eh bien, partons-nous ? Je n'ai fait que penser à toi, et je suis très content que tu sois venu, dit-il en le regardant d'un air significatif.

— Allons, allons, — répondit l'heureux Levine, qui ne cessait d'entendre le son de cette voix lui disant « au revoir », et de se représenter le sourire qui accompagnait ces mots.

— À l'hôtel d'Angleterre ou à l'Ermitage ?

— Cela m'est égal.

— À l'hôtel d'Angleterre alors, dit Stépane Arcadiévitch, qui choisissait ce restaurant parce qu'il y avait plus d'argent qu'à l'Ermitage et qu'il trouvait, pour ainsi dire, indigne de lui, de le négliger. Tu as un isvostchik : tant mieux, car j'ai renvoyé ma voiture. »

Pendant tout le trajet, les deux amis gardèrent le silence. Levine pensait à ce que pouvait signifier le changement survenu en Kitty, et se rassurait pour retomber aussitôt dans le désespoir, et se répéter qu'il était insensé d'espérer. Malgré tout, il se sentait un autre homme, ne ressemblant en rien à celui qui avait existé avant le sourire et les mots « au revoir ».

Stépane Arcadiévitch composait le menu.

« Tu aimes le turbot, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Levine au moment où ils arrivaient.

— Quoi ? demanda Levine.

— Le turbot.

— Oui, j'aime le turbot à la folie.

CHAPITRE X

LEVINE lui-même ne put s'empêcher de remarquer, en entrant dans le restaurant, l'espèce de rayonnement contenu exprimé par la physionomie, par toute la personne de Stéphane Arcadiévitch. Celui-ci ôta son paletot et, le chapeau posé de côté, s'avança jusqu'à la salle à manger, donnant, tout en marchant, ses ordres au Tatare en habit noir, la serviette sous le bras, qui s'accrochait à lui. Saluant à droite et à gauche les personnes de connaissance qui, là comme ailleurs, le rencontraient avec plaisir, il s'approcha du buffet et prit un petit verre d'eau-de-vie. La demoiselle de comptoir, une Française frisée, fardée, couverte de rubans, de dentelles et de boucles, fut aussitôt l'objet de son attention ; il lui dit quelques mots qui la firent éclater de rire. Quant à Levine, la vue de cette femme, toute composée de faux cheveux et de poudre de riz, lui ôta l'appétit ; il s'en éloigna avec hâte et dégoût. Son âme était remplie du souvenir de Kitty, et dans ses yeux brillaient le triomphe et le bonheur.

« Par ici, Votre Excellence : ici Votre Excellence ne sera pas dérangée, disait le vieux Tatare, tenace et obséquieux, dont la vaste tournure forçait les deux pans de son habit à s'écarter par derrière.

— Veuillez approcher, Votre Excellence », dit-il aussi à Levine en signe de respect pour Stéphane Arcadiévitch dont il était l'invité.

Il étendit en un clin d'œil une serviette fraîche sur la table ronde, déjà couverte d'une nappe, et placée sous une girandole de bronze ; puis il approcha deux chaises de velours, et, la serviette d'une main, la carte de l'autre, il se tint debout devant Stéphane Arcadiévitch, attendant ses ordres.

« Si Votre Excellence le désirait, elle aurait un cabinet particulier à sa disposition dans quelques instants : le prince Galitzine, avec une dame, va le laisser libre. Nous avons reçu des huîtres fraîches.

— Ah ! ah ! des huîtres ! »

Stéphane Arcadiévitch réfléchit.

« Si nous changions notre plan de campagne, Levine ? — dit-il en posant le doigt sur la carte ; son visage exprimait une hésitation sérieuse. — Mais sont-elles bonnes, tes huîtres ? Fais attention.

— Des huîtres de Flensbourg, Votre Excellence : il n'y en a pas d'Ostende.

— Passe pour des huîtres de Flensbourg. Mais sont-elles fraîches ?

— Elles sont arrivées d'hier.

— Eh bien, qu'en dis-tu ? Si nous commençons par des huîtres et si nous changions ensuite tout notre menu ?

— Cela m'est égal ; pour moi, ce qu'il y a de meilleur, c'est du chtchi^[1] et de la kacha^[2] ; mais on ne trouve pas cela ici.

— Kacha à *la russe*, si vous l'ordonnez ? dit le Tatare en se penchant vers Levine comme une bonne vers l'enfant qu'elle garde.

— Sans plaisanterie, tout ce que tu choisiras sera bien. J'ai patiné et je meurs de faim. Ne crois pas, ajouta-t-il en voyant une expression de mécontentement sur la figure d'Oblonsky, que je ne sache pas apprécier ton menu : je mangerai avec plaisir un bon dîner.

— Il ne manquerait plus que cela ! On a beau dire, c'est un des plaisirs de cette vie, dit Stéphane Arcadiévitch. Dans ce cas, mon petit frère, donne-nous deux, et si c'est trop peu, trois douzaines d'huîtres, une soupe avec des légumes...

— Printanière », reprit le Tatare.

Mais Stéphane Arcadiévitch ne voulait pas lui laisser le plaisir d'énumérer les plats en français et continua :

« Avec des légumes, tu sais ? Ensuite, du turbot avec une sauce un peu épaisse ; puis du rosbif, mais fais attention qu'il soit à point ; un chapon, et enfin des conserves. »

Le Tatare, se rappelant que Stéphane Arcadiévitch n'aimait pas à nommer les plats d'après la carte française, le laissa dire, mais il se donna ensuite le plaisir de répéter le menu selon les règles : « potage printanier, turbot sauce Beaumarchais, poularde à l'estragon, macédoine de fruits ». Et aussitôt, comme mû par un ressort, il fit disparaître une carte pour en présenter une autre, celle des vins, qu'il soumit à Stéphane Arcadiévitch.

« Que boirons-nous ?

— Ce que tu voudras, mais un peu de champagne, dit Levine.

— Comment ? dès le commencement ? Au fait, pourquoi pas ? Aimes-tu la marque blanche ?

— *Cachet blanc*, dit le Tatare.

— Bien : avec les huîtres, ce sera assez.

— Quel vin de table servirai-je ?

— Du Nuits ; non, donne-nous le classique chablis.

— Servirai-je *votre* fromage ?

— Oui, du parmesan. Peut-être en préfères-tu un autre ?

— Non, cela m'est égal », répondit Levine qui ne pouvait s'empêcher de sourire.

Le Tatare disparut en courant, les pans de son habit flottant derrière lui ; cinq minutes après, il était de retour, tenant d'une main un plat d'huîtres et de l'autre une bouteille.

Stéphane Arcadiévitch chiffonna sa serviette, en couvrit son gilet, étendit tranquillement les mains, et entama le plat d'huîtres.

« Pas mauvaises, — dit-il en enlevant les huîtres de leurs écailles l'une après l'autre avec une petite fourchette d'argent, et en les avalant au fur et à mesure. — Pas mauvaises », répéta-t-il en regardant tantôt Levine, tantôt le Tatare d'un œil satisfait et brillant.

Levine mangea les huîtres, quoiqu'il eût préféré du pain et du fromage, mais il ne pouvait s'empêcher d'admirer Oblonsky. Le Tatare lui-même, après avoir débouché la bouteille et versé le vin mousseux dans de fines coupes de cristal, regarda Stéphane Arcadiévitch avec un sourire satisfait, tout en redressant sa cravate blanche.

« Tu n'aimes pas beaucoup les huîtres ? dit Oblonsky en vidant son verre, ou bien tu es préoccupé ? hein ? »

Il avait envie de mettre Levine en gaieté, mais celui-ci, sans être triste, était gêné ; avec ce qu'il avait dans l'âme, il se trouvait mal à l'aise dans ce restaurant, au milieu de ce va-et-vient, dans le voisinage de cabinets où l'on dînait avec des dames ; tout l'offusquait, le gaz, les miroirs, le Tatare lui-même. Il craignait de salir le sentiment qui remplissait son âme.

« Moi ? oui, je suis préoccupé ; mais, en outre, ici tout me gêne, dit-il. Tu ne saurais croire combien, pour un campagnard comme moi, tout ce milieu paraît étrange. C'est comme les ongles de ce monsieur que j'ai vu chez toi.

— Oui, j'ai remarqué que les ongles de ce pauvre Grinewitch t'intéressaient beaucoup.

— Je n'y peux rien, répondit Levine, tâche de me comprendre et de te placer au point de vue d'un campagnard. Nous autres, nous cherchons à avoir des mains avec lesquelles nous puissions travailler ; pour cela, nous nous coupons les ongles, et bien souvent nous retroussons nos manches. Ici, au contraire, on se laisse pousser les ongles tant qu'ils veulent pousser, et, pour être bien sûr de ne rien pouvoir faire de ses mains, on accroche à ses poignets des soucoupes en guise de boutons. »

Stéphane Arcadiévitch sourit gaiement.

« Mais cela prouve qu'il n'a pas besoin de travailler de ses mains : c'est la tête qui travaille.

— C'est possible ; néanmoins cela me semble étrange, de même que ce que nous faisons ici. À la campagne, nous nous dépêchons de nous rassasier afin de pouvoir nous remettre à la besogne, et ici nous cherchons, toi et moi, à manger le plus longtemps possible, sans nous rassasier : aussi nous mangeons des huîtres.

— C'est certain, reprit Stéphane Arcadiévitch : mais n'est-ce pas le but de la civilisation que de tout changer en jouissance ?

— Si c'est là son but, j'aime autant rester un barbare.

— Tu l'es bien, va. Vous êtes tous des sauvages dans votre famille. »

Levine soupira. Il pensa à son frère Nicolas, se sentit mortifié, attristé, et son visage s'assombrit ; mais Oblonsky entama un sujet qui parvint immédiatement à le distraire.

« Eh bien, viendras-tu ce soir chez nous, c'est-à-dire chez les Cherbatzky ? dit-il en clignant gaiement d'un œil et en repoussant les écailles d'huîtres pour prendre du fromage.

— Oui, certainement, répondit Levine, quoiqu'il m'ait semblé que la princesse ne m'invitât pas de bonne grâce.

— Quelle idée ! c'est sa manière *grande dame*, répondit Stéphane Arcadiévitch. Je viendrai aussi après une répétition de chant chez la comtesse Bonine. Comment ne pas t'accuser d'être sauvage ? Explique-moi, par exemple, ta fuite de Moscou ? Les Cherbatzky m'ont plus d'une fois tourmenté de leurs questions sur ton compte, comme si je pouvais savoir quelque chose. Je ne sais que ceci, c'est que tu fais toujours ce que personne ne songeait à faire.

— Oui, répondit Levine lentement et avec émotion : tu as raison, je suis un sauvage, mais ce n'est pas mon départ qui l'a prouvé, c'est mon retour. Je suis revenu maintenant...

— Es-tu heureux ! interrompit Oblonsky en regardant les yeux de Levine.

— Pourquoi ?

— « Je reconnais à la marque qu'ils portent les chevaux ombrageux, et à leurs yeux, les jeunes gens amoureux », déclama Stéphane Arcadiévitch : l'avenir est à toi.

— Et toi, n'as-tu plus rien devant toi ?

— Je n'ai que le présent, et ce n'est pas tout roses.

— Qu'y a-t-il ?

— Cela ne va pas ! Mais je ne veux pas t'entretenir de moi, d'autant plus que je ne puis t'expliquer tout, répondit Stéphane Arcadiévitch. Alors pourquoi es-tu venu à Moscou ?... Hé ! viens desservir ! cria-t-il au Tatar.

— Tu le devines ? répondit Levine en ne quittant pas des yeux Stéphane Arcadiévitch.

— Je le devine, mais je ne puis t'en parler le premier. Tu peux par ce détail reconnaître si je devine juste ou non, dit Stéphane Arcadiévitch en regardant Levine d'un air fin.

— Eh bien, que me diras-tu ? demanda Levine d'une voix qui tremblait, et sentant tressaillir chacun des muscles de son visage. Comment considères-tu la chose ? »

Stéphane Arcadiévitch but lentement son verre de chablis, en regardant toujours Levine.

« Moi, répondit-il, je ne désire rien autant que cela, rien !

— Mais ne te trompes-tu pas ? sais-tu de quoi nous parlons, murmura Levine, le regard fixé fiévreusement sur son interlocuteur. Tu crois vraiment que c'est possible ?

— Pourquoi ne le serait-ce pas ?

— Vraiment, bien sincèrement ? Dis tout ce que tu penses. Songe donc, si j'allais au-devant d'un refus ? et j'en suis presque certain !

— Pourquoi donc ? dit Stéphane Arcadiévitch en souriant de cette émotion.

— C'est l'effet que cela me fait. Ce serait terrible, pour moi et pour elle !

— Oh ! en tout cas je ne vois là rien de si terrible pour elle : une jeune fille est toujours flattée d'être demandée en mariage.

— Les jeunes filles en général, peut-être : mais pas elle. »

Stépane Arcadiévitch sourit ; il connaissait parfaitement les sentiments de Levine, et savait que pour lui toutes les jeunes filles de l'univers se divisaient en deux catégories : dans l'une, toutes les jeunes filles existantes, ayant toutes les faiblesses humaines en partage, des jeunes filles bien ordinaires ! l'autre catégorie, composée d'elle seule, sans la moindre imperfection et au-dessus de l'humanité entière.

« Attends, prends un peu de sauce », dit-il en arrêtant la main de Levine qui repoussait la saucière.

Levine prit humblement de la sauce, mais ne laissa pas Oblonsky manger.

— Non, attends, comprends-moi bien, car c'est pour moi une question de vie ou de mort. Je n'en ai jamais parlé à personne et je ne puis en parler à un autre qu'à toi. Nous avons beau être très différents l'un de l'autre, avoir d'autres goûts, d'autres points de vue, je n'en sais pas moins que tu m'aimes et que tu me comprends, et c'est pourquoi je t'aime tant aussi. Au nom du ciel, sois sincère avec moi.

— Je ne te dis que ce que je pense, répondit Stépane Arcadiévitch en souriant, mais je te dirai plus : ma femme, une femme étonnante, — et Oblonsky s'arrêta un moment en soupirant pour se rappeler où il en était avec sa femme... — Elle a un don de seconde vue, et voit tout ce qui se passe dans le cœur des autres, mais elle prévoit surtout l'avenir quand il s'agit de mariages. Ainsi elle a prédit celui de la Chahawskoï avec Brenteln ; personne ne voulait y croire, et cependant il s'est fait. Eh bien, ma femme est pour toi.

— Comment l'entends-tu ?

— J'entends que ce n'est pas seulement qu'elle t'aime, mais elle assure que Kitty sera ta femme. »

En entendant ces mots, le visage de Levine rayonna d'un sourire bien voisin de l'attendrissement.

« Elle dit cela ! s'écria-t-il. J'ai toujours pensé que ta femme était un ange. Mais assez, assez parler, dit-il en se levant.

— Reste donc assis. »

Levine ne tenait plus en place ; il fit deux ou trois fois le tour de la chambre de son pas ferme, en clignant des yeux pour dissimuler des larmes, et se remit à table un peu calmé.

« Comprends-moi, dit-il ; ce n'est pas de l'amour : j'ai été amoureux, mais ce n'était pas cela. C'est plus qu'un sentiment : c'est une force intérieure qui me possède. Je suis parti parce

que j'avais décidé qu'un bonheur semblable ne pouvait exister, il n'aurait rien eu d'humain ! Mais j'ai eu beau lutter contre moi-même, je sens que toute ma vie est là. Il faut que cela se décide !

— Mais pourquoi es-tu parti ?

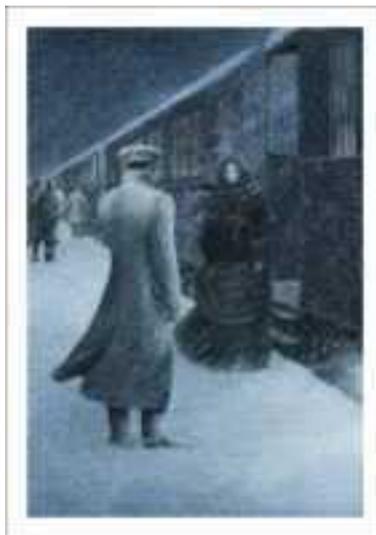
— Ah ! si tu savais que de pensées se pressent dans ma tête, que de choses je voudrais te demander ! Écoute. Tu ne peux te figurer le service que tu m'as rendu ; je suis si heureux que j'en deviens égoïste, j'oublie tout ! et cependant j'ai appris aujourd'hui que mon frère Nicolas, tu sais, est ici, et je l'ai oublié ! Il me semble que lui aussi doit être heureux. C'est comme une folie... Mais une chose me paraît terrible : toi qui es marié, tu dois connaître ce sentiment... nous déjà vieux avec un passé, non pas d'amour mais de péché, n'est-il pas terrible que nous osions approcher d'un être pur, innocent ? n'est-ce pas affreux ? et n'est-il pas juste que je me trouve indigne ?

— Je ne crois pas que tu aies grand'chose à te reprocher.

— Et cependant, dit Levine, en repassant ma vie avec dégoût, je tremble, je maudis, je me plains amèrement, oui... »

— Que veux-tu ! le monde est ainsi fait, dit Oblonsky.

— Il n'y a qu'une consolation, celle de cette prière que j'ai toujours aimée : « Pardonne-nous selon la grandeur de ta miséricorde, et non selon nos mérites. » Ce n'est qu'ainsi qu'elle peut me pardonner. »



CHAPITRE XI

LEVINE vida son verre, et pendant quelques instants les deux amis gardèrent le silence.

« Je dois encore te dire une chose. Tu connais Wronsky ? demanda Stéphane Arcadiévitch à Levine.

— Non, pourquoi cette question ?

— Donne encore une bouteille, dit Oblonsky au Tatare qui remplissait leurs verres. C'est que Wronsky est un de tes rivaux.

— Qu'est-ce que Wronsky ? demanda Levine dont la physionomie, tout à l'heure si juvénilement enthousiaste, n'exprima plus que le mécontentement.

— Wronsky est un des fils du comte Cyrille Wronsky et l'un des plus beaux échantillons de la jeunesse dorée de Pétersbourg. Je l'ai connu à Tver, quand j'étais au service ; il y venait pour le recrutement. Il est immensément riche, beau, aide de camp de l'Empereur, il a de belles relations, et, malgré tout, c'est un bon garçon. D'après ce que j'ai vu de lui, c'est même plus qu'un bon garçon, il est instruit et intelligent ; c'est un homme qui ira loin. »

Levine se rembrunissait et se taisait.

« Eh bien, il est apparu peu après ton départ et, d'après ce qu'on dit, s'est épris de Kitty ; tu comprends que la mère...

— Pardonne-moi, mais je ne comprends rien, — répondit Levine en s'assombrissant de plus en plus. La pensée de Nicolas lui revint aussitôt avec le remords d'avoir pu l'oublier.

— Attends donc, dit Stéphane Arcadiévitch en lui touchant le bras tout en souriant : je t'ai dit ce que je savais, mais je répète que, selon moi, dans cette affaire délicate les chances sont pour toi. »

Levine pâlit et s'appuya au dossier de sa chaise.

« Pourquoi n'es-tu jamais venu chasser chez moi comme tu me l'avais promis ? Viens au printemps », dit-il tout à coup.

Il se repentait maintenant du fond du cœur d'avoir entamé cette conversation avec Oblonsky ; ses sentiments les plus intimes étaient blessés de ce qu'il venait d'apprendre sur les prétentions rivales d'un officier de Pétersbourg, aussi bien que des conseils et des suppositions de Stéphane Arcadiévitch. Celui-ci comprit ce qui se passait dans l'âme de son jeune ami et sourit.

« Je viendrai un jour ou l'autre ; mais, vois-tu, frère, les femmes sont le ressort qui fait mouvoir tout en ce monde. Mon affaire à moi est mauvaise, très mauvaise, et tout cela à cause des femmes ! Donne-moi franchement ton avis, continua-t-il en tenant un cigare d'une main et son verre de l'autre.

— Sur quoi veux-tu mon avis ?

— Voici : Supposons que tu sois marié, que tu aimes ta femme, et que tu te sois laissé entraîner par une autre femme.

— Excuse-moi, mais je ne comprends rien à cela ; c'est pour moi, comme si, en sortant de dîner, je volais un pain en passant devant une boulangerie. »

Les yeux de Stépane Arcadiévitch brillèrent plus encore que de coutume.

« Pourquoi pas ? le pain frais sent quelquefois si bon qu'on ne peut pas avoir la force de résister à la tentation.

Himmlich war's wenn ich bezwang

Meine irdische Begier.

Aber wenn mir's nicht gelang

Hatt' ich auch ein gross Plaisir.

Et en disant ces vers Oblonsky sourit finement. Levine ne put s'empêcher d'en faire autant.

« Trêve de plaisanteries, continua Oblonsky, suppose une femme charmante, modeste, aimante, qui a tout sacrifié, qu'on sait pauvre et isolée : faut-il l'abandonner, maintenant que le mal est fait ? Mettons qu'il soit nécessaire de rompre, pour ne pas troubler la vie de famille, mais ne faut-il pas en avoir pitié ? lui adoucir la séparation ? penser à son avenir ?

— Pardon, mais tu sais que, pour moi, les femmes se divisent en deux classes, ou, pour mieux dire, il y a des femmes et des... Je n'ai jamais rencontré de belles repenties ; mais des créatures comme cette Française du comptoir avec ses frisons me répugnent et toutes les femmes tombées aussi.

— Et l'Évangile, qu'en fais-tu ?

— Laisse-moi tranquille avec ton Évangile. Jamais le Christ n'aurait prononcé ces paroles s'il avait su le mauvais usage qu'on en ferait ; c'est tout ce qu'on a retenu de l'Évangile. Au reste je conviens que c'est une impression personnelle, rien de plus. J'ai du dégoût pour les femmes tombées, comme toi pour les araignées ; tu n'as pas eu besoin pour cela d'étudier les mœurs des araignées, ni moi celles de ces êtres-là.

— C'est commode de juger ainsi ; tu fais comme ce personnage de Dickens, qui jetait de la main gauche par-dessus l'épaule droite toutes les questions embarrassantes. Mais nier un fait n'est pas y répondre. Que faire ? dis-moi, que faire ?

— Ne pas voler de pain frais. »

Stépane Arcadiévitch se mit à rire.

« Ô moraliste ! mais comprends donc la situation : voilà deux femmes ; l'une se prévaut de ses droits, et ses droits sont ton amour que tu ne peux plus lui donner ; l'autre sacrifie tout et ne demande rien. Que doit-on faire ? comment se conduire ? C'est un drame effrayant !

— Si tu veux que je te confesse ce que j'en pense, je te dirai que je ne crois pas au drame ; voici pourquoi : selon moi, l'amour, les deux amours, tels que les caractérise Platon dans son *Banquet*, tu t'en souviens, servent de pierre de touche aux hommes : les uns ne

comprennent qu'un seul de ces amours, les autres ne le comprennent pas. Ceux qui ne comprennent pas l'amour platonique n'ont aucune raison de parler de drame. En peut-il exister dans ces conditions ? « Bien obligé pour l'agrément que j'ai eu » : voilà tout le drame. L'amour platonique ne peut en connaître davantage, parce que là tout est clair et pur, parce que... »

À ce moment, Levine se rappela ses propres péchés et les luttes intérieures qu'il avait eu à subir ; il ajouta donc d'une façon inattendue :

« Au fait, peut-être as-tu raison. C'est bien possible... Je ne sais rien, absolument rien.

— Vois-tu, dit Stépane Arcadiévitch, tu es un homme tout d'une pièce. C'est ta grande qualité et aussi ton défaut. Parce que ton caractère est ainsi fait, tu voudrais que toute la vie se composât d'événements tout d'une pièce. Ainsi tu méprises le service de l'État parce que tu n'y vois aucune influence sociale utile, et que, selon toi, chaque action devrait répondre à un but précis ; tu voudrais que l'amour et la vie conjugale ne fissent qu'un. Tout cela n'existe pas. Et d'ailleurs le charme, la variété, la beauté de la vie tiennent précisément à des nuances. »

Levine soupira sans répondre ; il n'écoutait pas, et pensait à ce qui le touchait.

Et soudain ils sentirent tous deux que ce dîner, qui aurait dû les rapprocher, bien que les laissant bons amis, les désintéressait l'un de l'autre ; chacun ne pensa plus qu'à ce qui le concernait, et ne s'inquiéta plus de son voisin. Oblonsky connaissait ce phénomène pour en avoir fait plusieurs fois l'expérience après dîner ; il savait aussi ce qui lui restait à faire.

« L'addition », cria-t-il ; et il passa dans la salle voisine, où il rencontra un aide de camp de connaissance, avec lequel la conversation s'engagea aussitôt sur une actrice et sur son protecteur. Cette conversation soulagea et reposa Oblonsky de celle qu'il avait eue avec Levine ; son ami l'obligeait à une tension d'esprit qui le fatiguait toujours.

Quand le Tatare eut apporté un compte de 28 roubles et des kopecks, sans oublier le pourboire, Levine, qui, en campagnard qu'il était, se serait épouvanté en temps ordinaire de sa part de 14 roubles, n'y fit aucune attention. Il paya et retourna chez lui, pour changer d'habit et se rendre chez les Cherbatzky, où son sort devait se décider.

CHAPITRE XII

La jeune princesse Kitty Cherbatzky avait dix-huit ans. Elle paraissait pour la première fois dans le monde cet hiver, et ses succès y étaient plus grands que ceux de ses aînées, plus grands que sa mère elle-même ne s'y était attendue. Sans parler de toute la jeunesse dansante de Moscou qui était plus ou moins éprise de Kitty, il s'était, dès ce premier hiver, présenté deux partis très sérieux : Levine et, aussitôt après son départ, le comte Wronsky.

Les visites fréquentes de Levine et son amour évident pour Kitty avaient été le sujet des premières conversations sérieuses entre le prince et la princesse sur l'avenir de leur fille cadette, conversations qui dégénéraient souvent en discussions très vives. Le prince tenait pour Levine, et disait qu'il ne souhaitait pas de meilleur parti pour Kitty. La princesse, avec l'habitude

particulière aux femmes de tourner la question, répondait que Kitty était bien jeune, qu'elle ne montrait pas grande inclination pour Levine, que, d'ailleurs, celui-ci ne semblait pas avoir d'intentions sérieuses... mais ce n'était pas là le fond de sa pensée. Ce qu'elle ne disait pas, c'est qu'elle espérait un parti plus brillant, que Levine ne lui était pas sympathique et qu'elle ne le comprenait pas ; aussi fut-elle ravie lorsqu'il partit inopinément pour la campagne.

« Tu vois que j'avais raison », dit-elle d'un air triomphant à son mari.

Elle fut encore plus enchantée lorsque Wronsky se mit sur les rangs et son espoir de marier Kitty non seulement bien, mais brillamment, ne fit que se confirmer.

Pour la princesse, il n'y avait pas de comparaison à établir entre les deux prétendants. Ce qui lui déplaisait en Levine était sa façon brusque et bizarre de juger les choses, sa gaucherie dans le monde, qu'elle attribuait à de l'orgueil, et ce qu'elle appelait sa vie de sauvage à la campagne, absorbé par son bétail et ses paysans. Ce qui lui déplaisait plus encore était que Levine, amoureux de Kitty, eût fréquenté leur maison pendant six semaines de l'air d'un homme qui hésiterait, observerait, et se demanderait si, en se déclarant, l'honneur qu'il leur ferait ne serait pas trop grand. Ne comprenait-il donc pas qu'on est tenu d'expliquer ses intentions lorsqu'on vient assidûment dans une maison où il y a une jeune fille à marier ? et puis ce départ soudain, sans avertir personne ?

« Il est heureux, pensait-elle, qu'il soit si peu attrayant, et que Kitty ne se soit pas monté la tête. »

Wronsky, par contre, comblait tous ses vœux : il était riche, intelligent, d'une grande famille ; une carrière brillante à la cour ou à l'armée s'ouvrait devant lui, et en outre il était charmant. Que pouvait-on rêver de mieux ? il faisait la cour à Kitty au bal, dansait avec elle, s'était fait présenter à ses parents : pouvait-on douter de ses intentions ? Et cependant la pauvre mère passait un hiver cruellement agité.

La princesse, lorsqu'elle s'était mariée, il y avait quelque trente ans, avait vu son mariage arrangé par l'entremise d'une tante. Le fiancé, qu'on connaissait d'avance, était venu pour la voir et se faire voir, l'entrevue avait été favorable, et la tante qui faisait le mariage avait de part et d'autre rendu compte de l'impression produite ; on était venu ensuite au jour indiqué faire aux parents une demande officielle qui avait été agréée, et tout s'était passé simplement et naturellement. Au moins est-ce ainsi que la princesse se rappelait les choses à distance. Mais lorsqu'il s'était agi de marier ses filles, elle avait appris, par expérience, combien cette affaire, si simple en apparence, était en réalité difficile et compliquée.

Que d'anxiétés, que de soucis, que d'argent dépensé, que de luttes avec son mari lorsqu'il avait fallu marier Dolly et Nathalie ! Maintenant il fallait repasser par les mêmes inquiétudes et par des querelles plus pénibles encore ! Le vieux prince, comme tous les pères en général, était pointilleux à l'excès en tout ce qui touchait à l'honneur et à la pureté de ses filles ; il en était jaloux, surtout de Kitty, sa favorite. À chaque instant il faisait des scènes à la princesse et l'accusait de compromettre sa fille. La princesse avait pris l'habitude de ces scènes du temps de ses filles aînées, mais elle s'avouait actuellement que la susceptibilité exagérée de son mari avait

sa raison d'être. Bien des choses étaient changées dans les usages de la société, et les devoirs d'une mère devenaient de jour en jour plus difficiles. Les contemporaines de Kitty se réunissaient librement entre elles, suivaient des cours, prenaient des manières dégagées avec les hommes, se promenaient seules en voiture ; beaucoup d'entre elles ne faisaient plus de révérences, et, ce qu'il y avait de plus grave, chacune d'elles était fermement convaincue que l'affaire de choisir un mari lui incombait à elle seule, et pas du tout à ses parents. « On ne se marie plus comme autrefois », pensaient et disaient toutes ces jeunes filles, et même les vieilles gens. Mais comment se marie-t-on alors maintenant ? C'est ce que la princesse n'arrivait pas à apprendre de personne. L'usage français qui donne aux parents le droit de décider du sort de leurs enfants n'était pas accepté, il était même vivement critiqué. L'usage anglais qui laisse pleine liberté aux jeunes filles n'était pas admissible. L'usage russe de marier par un intermédiaire était considéré comme un reste de barbarie ; chacun en plaisantait, la princesse comme les autres. Mais comment s'y prendre pour bien faire ? Personne n'en savait rien. Tous ceux avec lesquels la princesse en avait causé répondaient de même : « Il est grand temps de renoncer à ces vieilles idées ; ce sont les jeunes gens qui épousent, et non les parents : c'est donc à eux de savoir s'arranger comme ils l'entendent. » Raisonnablement bien commode pour ceux qui n'avaient pas de filles ! La princesse comprenait qu'en permettant à Kitty la société des jeunes gens, elle courait le risque de la voir s'éprendre de quelqu'un dont eux, ses parents, ne voudraient pas, qui ne ferait pas un bon mari ou qui ne songerait pas à l'épouser. On avait donc beau dire, la princesse ne trouvait pas plus sage de laisser les jeunes gens se marier tout seuls, à leur fantaisie, que de donner des pistolets chargés, en guise de joujoux, à des enfants de cinq ans. C'est pourquoi Kitty la préoccupait plus encore que ses sœurs.

En ce moment, elle craignait surtout que Wronsky ne se bornât à faire l'aimable ; Kitty était éprise, elle le voyait et ne se rassurait qu'en pensant que Wronsky était un galant homme ; mais pouvait-elle se dissimuler qu'avec la liberté de relations nouvellement admise dans la société il n'était bien facile de tourner la tête à une jeune fille, sans que ce genre de délit inspirât le moindre scrupule à un homme du monde ? La semaine précédente, Kitty avait raconté à sa mère une de ses conversations avec Wronsky pendant un cotillon, et cette conversation sembla rassurante à la princesse, sans la tranquilliser complètement. Wronsky avait dit à sa danseuse que son frère et lui étaient si habitués à se soumettre en tout à leur mère, qu'ils n'entreprenaient jamais rien d'important sans la consulter. « En ce moment, avait-il ajouté, j'attends l'arrivée de ma mère comme un bonheur particulièrement grand. »

Kitty rapporta ces mots sans y attacher aucune importance spéciale, mais sa mère leur donna un sens conforme à son désir. Elle savait qu'on attendait la vieille comtesse et qu'elle serait satisfaite du choix de son fils ; mais alors pourquoi sembler craindre de l'offenser en se déclarant avant son arrivée ? Malgré ces contradictions, la princesse interpréta favorablement ces paroles, tant elle avait besoin de sortir d'inquiétude.

Quelque amer que lui fût le malheur de sa fille aînée, Dolly, qui songeait à quitter son mari, elle se laissait absorber entièrement par ses préoccupations au sujet du sort de la cadette, qu'elle voyait prêt à se décider. L'arrivée de Levine augmenta son trouble ; elle craignit que Kitty,

par un excès de délicatesse, ne refusât Wronsky, en souvenir du sentiment qu'elle avait un moment éprouvé pour Levine ; ce retour lui semblait devoir tout embrouiller et reculer un dénouement tant désiré.

« Est-il arrivé depuis longtemps ? demanda-t-elle à sa fille en rentrant.

— Il est arrivé aujourd'hui, maman.

— Il y a une chose que je veux te dire... commença la princesse, et à l'air sérieux et agité de son visage Kitty devina de quoi il s'agissait.

— Maman, dit-elle en rougissant et en se tournant vivement vers elle, ne dites rien. Je vous en prie, je vous en prie. Je sais, je sais tout. »

Elle partageait les idées de sa mère, mais les motifs qui déterminaient le désir de celle-ci la froissaient.

« Je veux dire seulement qu'ayant encouragé l'un...

— Maman, ma chérie, au nom de Dieu ne dites rien, j'ai peur d'en parler.

— Je ne dirai rien, répondit la mère en lui voyant des larmes dans les yeux : un mot seulement, ma petite âme. Tu m'as promis de n'avoir pas de secrets pour moi.

— Jamais, jamais aucun, s'écria Kitty en regardant sa mère bien en face, tout en rougissant. Je n'ai rien à dire maintenant, je ne saurais rien dire, même si je le voulais, je ne suis...

— Non, avec ces yeux-là elle ne saurait mentir », pensa la mère, souriant de cette émotion, tout en songeant à ce qu'avait d'important pour la pauvrete ce qui se passait dans son cœur.

CHAPITRE XIII

KITTY éprouva après le dîner et au commencement de la soirée une impression analogue à celle que ressent un jeune homme la veille d'une première affaire. Son cœur battait violemment, et elle était incapable de rassembler et de fixer ses idées.

Cette soirée où *ils* se rencontreraient pour la première fois déciderait de son sort ; elle le pressentait, et son imagination les lui représentait, tantôt ensemble, tantôt séparément. En songeant au passé, c'était avec plaisir, presque avec tendresse, qu'elle s'arrêtait aux souvenirs qui se rapportaient à Levine ; tout leur donnait un charme poétique : l'amitié qu'il avait eue pour ce frère qu'elle avait perdu, leurs relations d'enfance ; elle trouvait doux de penser à lui, et de se dire qu'il l'aimait, car elle ne doutait pas de son amour, et en était fière. Elle éprouvait au contraire un certain malaise en pensant à Wronsky, et sentait dans leurs rapports quelque chose de faux, dont elle s'accusait, car il avait au suprême degré le calme et le sang-froid d'un homme du monde, et restait toujours également aimable et naturel. Tout était clair et simple dans ses

rapports avec Levine ; mais si Wronsky lui ouvrait des perspectives éblouissantes, et un avenir brillant, l'avenir avec Levine restait enveloppé d'un brouillard.

Après le dîner, Kitty remonta dans sa chambre pour faire sa toilette du soir. Debout devant son miroir, elle constata qu'elle était en beauté, et, chose importante ce jour-là, qu'elle disposait de toutes ses forces, car elle se sentait en paix et en pleine possession d'elle-même.

Comme elle descendait au salon, vers sept heures et demie, un domestique annonça : « Constantin-Dmitrievitch Levine. » La princesse était encore dans sa chambre, le prince n'était pas là. « C'est cela », pensa Kitty, et tout son sang afflua à son cœur. En passant devant un miroir, elle fut effrayée de sa pâleur.

Elle savait maintenant, à n'en plus douter, qu'il était venu de bonne heure pour la trouver seule, et se déclarer. Et aussitôt la situation lui apparut pour la première fois sous un nouveau jour. Il ne s'agissait plus d'elle seule, ni de savoir avec qui elle serait heureuse et à qui elle donnerait la préférence ; elle comprit qu'il faudrait tout à l'heure blesser un homme qu'elle aimait, et le blesser cruellement ; pourquoi ? parce que le pauvre garçon était amoureux d'elle ! Mais elle n'y pouvait rien : cela devait être ainsi.

« Mon Dieu, est-il possible que je doive lui parler moi-même, pensa-t-elle, que je doive lui dire que je ne l'aime pas ? Ce n'est pas vrai. Que lui dire alors ? Que j'en aime un autre ? C'est impossible. Je me sauverai, je me sauverai. »

Elle s'approchait déjà de la porte, lorsqu'elle entendit son pas. « Non, ce n'est pas loyal. De quoi ai-je peur ? Je n'ai fait aucun mal. Il en adviendra ce qui pourra, je dirai la vérité. Avec lui, rien ne peut me mettre mal à l'aise. Le voilà », se dit-elle en le voyant paraître, grand, fort, et cependant timide, avec ses yeux brillants fixés sur elle.

Elle le regarda bien en face, d'un air qui semblait implorer sa protection, et lui tendit la main.

« Je suis venu un peu tôt, il me semble », dit-il en jetant un coup d'œil sur le salon vide ; et, sentant que son attente n'était pas trompée, que rien ne l'empêcherait de parler, sa figure s'assombrit.

— Oh non ! répondit Kitty en s'asseyant près de la table.

— C'est précisément ce que je souhaitais, afin de vous trouver seule, commença-t-il sans s'asseoir et sans la regarder, pour ne pas perdre son courage.

— Maman viendra à l'instant. Elle s'est beaucoup fatiguée hier. Hier... »

Elle parlait sans se rendre compte de ce qu'elle disait, et ne le quittait pas de son regard suppliant et caressant.

Levine se tourna vers elle, ce qui la fit rougir et se taire.

« Je vous ai dit hier que je ne savais pas si j'étais ici pour longtemps, que cela dépendait de vous. »

Kitty baissait la tête de plus en plus, ne sachant pas elle-même ce qu'elle répondrait à ce qu'il allait dire.

« Que cela dépendait de vous, répéta-t-il. Je voulais dire — dire — c'est pour cela que je suis venu... Serez-vous ma femme ? » murmura-t-il sans savoir ce qu'il disait, mais avec le sentiment d'avoir fait le plus difficile. Il s'arrêta ensuite et la regarda.

Kitty ne relevait pas la tête ; elle respirait avec peine, et le bonheur remplissait son cœur. Jamais elle n'aurait cru que l'aveu de cet amour lui causerait une impression aussi vive. Mais cette impression ne dura qu'un instant. Elle se souvint de Wronsky, et, levant son regard sincère et limpide sur Levine, dont elle vit l'air désespéré, elle répondit avec hâte :

« Cela ne peut être... Pardonnez-moi. »

Combien, une minute auparavant, elle était près de lui et nécessaire à sa vie ! et combien elle s'éloignait tout à coup et lui devenait étrangère !

« Il ne pouvait en être autrement », dit-il sans la regarder.

Et, la saluant, il voulut s'éloigner.

CHAPITRE XIV

La princesse entra au même instant. La terreur se peignit sur son visage en les voyant seuls, avec des figures bouleversées. Levine s'inclina devant elle sans parler. Kitty se taisait sans lever les yeux. « Dieu merci, elle aura refusé », pensa la mère, et le sourire avec lequel elle accueillait ses invités du jeudi reparut sur ses lèvres.

Elle s'assit et questionna Levine sur sa vie de campagne ; il s'assit aussi, espérant s'esquiver lorsque d'autres personnes entreraient.

Cinq minutes après, on annonça une amie de Kitty, mariée depuis l'hiver précédent, la comtesse Nordstone.

C'était une femme sèche, jaune, nerveuse et malade, avec de grands yeux noirs brillants. Elle aimait Kitty, et son affection, comme celle de toute femme mariée pour une jeune fille, se traduisait par un vif désir de la marier d'après ses idées de bonheur conjugal : c'était à Wronsky qu'elle voulait la marier. Levine, qu'elle avait souvent rencontré chez les Cherbatzky au commencement de l'hiver, lui avait toujours déplu, et son occupation favorite, quand elle le voyait, était de le taquiner.

« J'aime assez qu'il me regarde du haut de sa grandeur, qu'il ne m'honore pas de ses conversations savantes, parce que je suis trop bête pour qu'il condescende jusqu'à moi. Je suis enchantée qu'il ne puisse pas me souffrir », disait-elle en parlant de lui.

Elle avait raison, en ce sens que Levine ne pouvait effectivement pas la souffrir, et méprisait en elle ce dont elle se glorifiait, le considérant comme une qualité : sa nervosité, son indifférence et son dédain raffiné pour tout ce qu'elle jugeait matériel et grossier.

Entre Levine et la comtesse Nordstone il s'établit donc ce genre de relations qu'on rencontre assez souvent dans le monde, qui fait que deux personnes, amies en apparence, se dédaignent au fond à tel point qu'elles ne peuvent même plus être froissées l'une par l'autre.

La comtesse entreprit Levine aussitôt.

« Ah ! Constantin-Dmitritch ! vous voilà revenu dans notre abominable Babylone, — dit-elle en tendant sa petite main sèche et en lui rappelant qu'il avait au commencement de l'hiver appelé Moscou une Babylone. — Est-ce Babylone qui s'est convertie, ou vous qui vous êtes corrompu ? ajouta-t-elle en regardant du côté de Kitty avec un sourire moqueur.

— Je suis flatté, comtesse, de voir que vous teniez un compte aussi exact de mes paroles, — répondit Levine qui, ayant eu le temps de se remettre, rentra aussitôt dans le ton aigre-doux propre à ses rapports avec la comtesse. — Il faut croire qu'elles vous impressionnent vivement.

— Comment donc ! mais j'en prends note. Eh bien, Kitty, tu as encore patiné aujourd'hui ! » Et elle se mit à causer avec sa jeune amie.

Quoiqu'il ne fût guère convenable de s'en aller à ce moment, Levine eût préféré cette gaucherie au supplice de rester toute la soirée, et de voir Kitty l'observer à la dérobée, tout en évitant son regard ; il essaya donc de se lever, mais la princesse s'en aperçut et, se tournant vers lui :

« Comptez-vous rester longtemps à Moscou ? dit-elle. N'êtes-vous pas juge de paix dans votre district ? Cela doit vous empêcher de vous absenter longtemps ?

— Non, princesse, j'ai renoncé à ces fonctions ; je suis venu pour quelques jours. »

« Il s'est passé quelque chose, pensa la comtesse Nordstone en examinant le visage sévère et sérieux de Levine ; il ne se lance pas dans ses discours habituels, mais j'arriverai bien à le faire parler : rien ne m'amuse comme de le rendre ridicule devant Kitty. »

« Constantin-Dmitritch, lui dit-elle, vous qui savez tout, expliquez-moi, de grâce, comment il se fait que dans notre terre de Kalouga les paysans et leurs femmes boivent tout ce qu'ils possèdent et refusent de payer leurs redevances ? Vous qui faites toujours l'éloge des paysans, expliquez-moi ce que cela signifie ? »

En ce moment une dame entra au salon et Levine se leva.

« Excusez-moi, comtesse, mais je ne sais rien et ne puis vous répondre », dit-il en regardant un officier qui entra à la suite de la dame.

« Ce doit être Wronsky », pensa-t-il, et, pour s'en assurer, il jeta un coup d'œil sur Kitty. Celle-ci avait déjà eu le temps d'apercevoir Wronsky et d'observer Levine. À la vue des yeux lumineux de la jeune fille, Levine comprit qu'elle aimait, et le comprit aussi clairement que si elle le lui eût avoué elle-même.

Quel était cet homme qu'elle aimait ? Il voulut s'en rendre compte, et sentit qu'il devait rester bon gré, mal gré.

Bien des gens, en présence d'un rival heureux, sont disposés à nier ses qualités pour ne voir que ses travers ; d'autres, au contraire, ne songent qu'à découvrir les mérites qui lui ont valu le succès, et, le cœur ulcéré, ne lui trouvent que des qualités. Levine était de ce nombre, et il ne lui fut pas difficile de découvrir ce que Wronsky avait d'attrayant et d'aimable, cela sautait aux yeux. Brun, de taille moyenne et bien proportionnée, un beau visage calme et bienveillant, tout dans sa personne, depuis ses cheveux noirs coupés très court et son menton rasé de frais, jusqu'à son uniforme, était simple et parfaitement élégant. Wronsky laissa passer la dame qui entra en même temps que lui, puis s'approcha de la princesse, et enfin de Kitty. Il sembla à Levine qu'en venant près de celle-ci, ses yeux prenaient une expression de tendresse, et son sourire une expression de bonheur et de triomphe ; il lui tendit une main un peu large, mais petite, et s'inclina respectueusement.

Après avoir salué chacune des personnes présentes et échangé quelques mots avec elles, il s'assit sans avoir jeté un regard sur Levine, qui ne le quittait pas des yeux.

« Permettez-moi, messieurs, de vous présenter l'un à l'autre, dit la princesse en indiquant du geste Levine. — Constantin-Dmitritch Levine, le comte Alexis-Kirilovitch Wronsky. »

Wronsky se leva et alla serrer amicalement la main de Levine.

« Je devais, à ce qu'il me semble, dîner avec vous cet hiver, lui dit-il avec un sourire franc et ouvert ; mais vous êtes parti inopinément pour la campagne.

— Constantin-Dmitritch méprise et fuit la ville et ses habitants, dit la comtesse.

— Je suppose que mes paroles vous impressionnent vivement, puisque vous vous en souvenez si bien », dit Levine, et, s'apercevant qu'il se répétait, il rougit.

Wronsky regarda Levine et la comtesse, et sourit.

« Alors, vous habitez toujours la campagne ? demanda-t-il. Ce doit être triste en hiver ?

— Pas quand on y a de l'occupation ; d'ailleurs on ne s'ennuie pas tout seul, répondit Levine d'un ton bourru.

— J'aime la campagne, dit Wronsky en remarquant le ton de Levine sans le laisser paraître.

— Mais vous ne consentiriez pas à y vivre toujours, j'espère ? demanda la comtesse.

— Je n'en sais rien, je n'y ai jamais fait de séjour prolongé. Mais j'ai éprouvé un sentiment singulier, ajouta-t-il : jamais je n'ai tant regretté la campagne, la vraie campagne russe avec ses moujiks, que pendant l'hiver que j'ai passé à Nice avec ma mère. Vous savez que Nice est triste par elle-même. — Naples et Sorrente, au reste, ne doivent pas non plus être pris à haute dose. C'est là qu'on se rappelle le plus vivement la Russie, et surtout la campagne, on dirait que... »

Il parlait tantôt à Kitty, tantôt à Levine, portant son regard calme et bienveillant de l'un à l'autre, et disant ce qui lui passait par la tête.

La comtesse Nordstone ayant voulu placer son mot, il s'arrêta sans achever sa phrase, et l'écouta avec attention.

La conversation ne languit pas un instant, si bien que la vieille princesse n'eut aucun besoin de faire avancer ses grosses pièces, le service obligatoire et l'éducation classique, qu'elle tenait en réserve pour le cas de silence prolongé ; la comtesse ne trouva même pas l'occasion de taquiner Levine.

Celui-ci voulait se mêler à la conversation générale et ne le pouvait pas ; il se disait à chaque instant : « Maintenant je puis partir », et cependant il restait comme s'il eût attendu quelque chose.

On parla de tables tournantes et d'esprits frappeurs, et la comtesse, qui croyait au spiritisme, se mit à raconter les merveilles dont elle avait été témoin.

« Comtesse, au nom du ciel, faites-moi voir cela. Jamais je ne suis parvenu à rien voir d'extraordinaire, quelque bonne volonté que j'y mette, dit en souriant Wronsky.

— Fort bien, ce sera pour samedi prochain, répondit la comtesse ; mais vous, Constantin-Dmitritch, y croyez-vous ? demanda-t-elle à Levine.

— Pourquoi me demandez-vous cela, vous savez bien ce que je répondrai.

— Parce que je voudrais entendre votre opinion.

— Mon opinion, répondit Levine, est que les tables tournantes nous prouvent combien la bonne société est peu avancée ; guère plus que ne le sont nos paysans. Ceux-ci croient au mauvais œil, aux sorts, aux métamorphoses, et nous...

— Alors vous n'y croyez pas ?

— Je ne puis y croire, comtesse.

— Mais si je vous dis ce que j'ai vu moi-même ?

— Les paysannes aussi disent avoir vu le damavoï^[3].

— Alors, vous croyez que je ne dis pas la vérité ? »

Et elle se mit à rire gaiement.

« Mais non, Marie : Constantin-Dmitritch dit simplement qu'il ne croit pas au spiritisme », interrompit Kitty en rougissant pour Levine ; celui-ci comprit son intention et allait répondre sur un ton plus vexé encore, lorsque Wronsky vint à la rescousse et avec son sourire aimable fit rentrer la conversation dans les bornes d'une politesse qui menaçait de disparaître.

« Vous n'en admettez pas du tout la possibilité ? demanda-t-il. Pourquoi ? nous admettons bien l'existence de l'électricité, que nous ne comprenons pas davantage ? Pourquoi n'existerait-il pas une force nouvelle, encore inconnue, qui...

— Quand l'électricité a été découverte, interrompit Levine avec vivacité, on n'en a vu que les phénomènes, sans savoir ce qui les produisait, ni d'où ils provenaient ; des siècles se sont

passés avant qu'on songeât à en faire l'application. Les spirites, au contraire, ont débuté par faire écrire les tables et évoquer les esprits, et ce n'est que plus tard qu'il a été question d'une force inconnue. »

Wronsky écoutait attentivement, comme il le faisait toujours, et semblait s'intéresser à ces paroles.

« Oui, mais les spirites disent : nous ignorons encore ce que c'est que cette force, tout en constatant qu'elle existe et agit dans des conditions déterminées ; aux savants maintenant à découvrir en quoi elle consiste. Pourquoi n'existerait-il pas effectivement une force nouvelle si...

— Parce que, reprit encore Levine en l'interrompant, toutes les fois que vous frottez de la laine avec de la résine, vous produirez en électricité un effet certain et connu, tandis que le spiritisme n'amène aucun résultat certain, par conséquent ses effets ne sauraient passer pour des phénomènes naturels. »

Wronsky, sentant que la conversation prenait un caractère trop sérieux pour un salon, ne répondit pas et, afin d'en changer la tournure, dit en souriant gaiement aux dames :

« Pourquoi ne ferions-nous pas tout de suite un essai, comtesse ? »

Mais Levine voulait aller jusqu'au bout de sa démonstration.

« La tentative que font les spirites pour expliquer leurs miracles par une force nouvelle ne peut, selon moi, réussir. Ils prétendent à une force surnaturelle et veulent la soumettre à une épreuve matérielle. »

Chacun attendait qu'il cessât de parler, il le sentit.

« Et moi, je crois que vous seriez un médium excellent, dit la comtesse : vous avez quelque chose de si enthousiaste ! »

Levine ouvrit la bouche pour répondre, mais ne dit rien et rougit.

« Voyons, mesdames, mettons les tables à l'épreuve, dit Wronsky ; vous permettez, princesse ? »

Et Wronsky se leva, cherchant des yeux une table.

Kitty se leva aussi, et ses yeux rencontrèrent ceux de Levine. Elle le plaignait d'autant plus qu'elle se sentait la cause de sa douleur. « Pardonnez-moi, si vous pouvez pardonner, disait son regard ; je suis si heureuse ! » — « Je hais le monde entier, vous autant que moi ! » répondait le regard de Levine, et il chercha son chapeau.

Mais le sort lui fut encore une fois contraire ; à peine s'installait-on autour des tables et se disposait-il à sortir, que le vieux prince entra, et, après avoir salué les dames, il s'empara de Levine.

« Ah ! s'écria-t-il avec joie, je ne te savais pas ici ! Depuis quand ? très heureux de vous voir. »

Le prince disait à Levine tantôt *toi*, tantôt *vous* ; il le prit par le bras, et ne fit aucune attention à Wronsky, debout derrière Levine, attendant tranquillement pour saluer que le prince l'aperçût.

Kitty sentit que l'amitié de son père devait sembler dure à Levine après ce qui s'était passé ; elle remarqua aussi que le vieux prince répondait froidement au salut de Wronsky. Celui-ci, surpris de cet accueil glacial, avait l'air de se demander avec un étonnement de bonne humeur pourquoi on pouvait bien ne pas être amicalement disposé en sa faveur.

« Prince, rendez-nous Constantin-Dmitritch, dit la comtesse : nous voulons faire un essai.

— Quel essai ? Celui de faire tourner des tables ? Eh bien, vous m'excuserez, messieurs et dames ; mais, selon moi, le furet serait plus amusant, — dit le prince en regardant Wronsky, qu'il devina être l'auteur de cet amusement ; — du moins le furet a quelque bon sens. »

Wronsky leva tranquillement un regard étonné sur le vieux prince, et se tourna en souriant légèrement vers la comtesse Nordstone ; ils se mirent à parler d'un bal qui se donnait la semaine suivante.

« J'espère que vous y serez ? » dit-il en s'adressant à Kitty.

Aussitôt que le vieux prince l'eut quitté, Levine s'esquiva, et la dernière impression qu'il emporta de cette soirée fut le visage souriant et heureux de Kitty répondant à Wronsky au sujet du bal.



CHAPITRE XV

LE soir même, Kitty raconta à sa mère ce qui s'était passé entre elle et Levine ; malgré le chagrin qu'elle éprouvait de l'avoir peiné, elle se sentait flattée d'avoir été demandée en mariage ; mais, tout en ayant la conviction d'avoir bien agi, elle resta longtemps sans pouvoir s'endormir ; un souvenir l'impressionnait plus particulièrement : c'était celui de Levine, debout auprès du vieux prince, fixant sur elle et sur Wronsky un regard sombre et désolé ; des larmes lui en vinrent aux yeux. Mais, songeant aussitôt à celui qui le remplaçait, elle se représenta vivement son beau visage mâle et ferme, son calme plein de distinction, son air de bienveillance ; elle se rappela l'amour qu'il lui témoignait, et la joie entra dans son âme. Elle remit la tête sur l'oreiller en souriant à son bonheur.

« C'est triste, triste ! mais je n'y peux rien, ce n'est pas ma faute ! » se disait-elle, quoiqu'une voix intérieure lui répâtât le contraire ; devait-elle se reprocher d'avoir attiré Levine ou de l'avoir refusé ? elle n'en savait rien : ce qu'elle savait, c'est que son bonheur n'était pas sans mélange. « Seigneur, ayez pitié de moi ; Seigneur, ayez pitié de moi ! » pria-t-elle jusqu'à ce qu'elle s'endormît.

Pendant ce temps il se passait dans le cabinet du prince une de ces scènes qui se renouvelaient fréquemment entre les époux, au sujet de leur fille préférée.

« Ce que c'est ? Voilà ce que c'est, — criait le prince en levant les bras en l'air, malgré les préoccupations que lui causaient les pans flottants de sa robe de chambre fourrée. — Vous n'avez ni fierté ni dignité ; vous perdez votre fille avec cette façon basse et ridicule de lui chercher un mari.

— Mais au nom du ciel, prince, qu'ai-je donc fait ? » disait la princesse, presque en pleurant.

Elle était venue trouver son mari pour lui souhaiter le bonsoir, comme d'ordinaire, tout heureuse de sa conversation avec sa fille ; et, sans souffler mot de la demande de Levine, elle s'était permis une allusion au projet de mariage avec Wronsky, qu'elle considérait comme décidé, aussitôt après l'arrivée de la comtesse. À ce moment le prince s'était fâché et l'avait accablée de paroles dures.

« Ce que vous avez fait ? D'abord vous avez attiré un époux, ce dont tout Moscou parlera, et à bon droit. Si vous voulez donner des soirées, donnez-en, mais invitez tout le monde, et non pas des prétendants de votre choix. Invitez tous ces « blancs-becs » (c'est ainsi que le prince traitait les jeunes gens de Moscou !), faites venir un tapeur, et qu'ils dansent, mais, pour Dieu, n'arrangez pas des entrevues comme ce soir ! Cela me dégoûte à voir, et vous en êtes venue à vos fins : vous avez tourné la tête à la petite. Levine vaut mille fois mieux que ce petit fat de Pétersbourg, fait à la machine comme ses pareils ; ils sont tous sur le même patron, et c'est toujours de la drogue. Et quand ce serait un prince du sang, ma fille n'a besoin d'aller chercher personne.

— Mais en quoi suis-je coupable ?

— En ce que... cria le prince avec colère.

— Je sais bien qu'à t'écouter, interrompit la princesse, nous ne marierions jamais notre fille. Dans ce cas, autant nous en aller à la campagne.

— Cela vaudrait certainement mieux.

— Mais écoute-moi, je t'assure que je ne fais aucune avance ! Pourquoi donc un homme jeune, beau, amoureux, et qu'elle aussi...

— Voilà ce qui vous semble ! Mais si en fin de compte elle s'en éprend, et que lui songe à se marier autant que moi ? Je voudrais n'avoir pas d'yeux pour voir tout cela ! Et le spiritisme, et Nice, et le bal... (ici le prince, s'imaginant imiter sa femme, accompagna chaque mot d'une révérence). Nous serons fiers quand nous aurons fait le malheur de notre petite Catherine, et qu'elle se sera fourré dans la tête...

— Mais pourquoi penses-tu cela ?

— Je ne pense pas, je sais ; c'est pour cela que nous avons des yeux, nous autres, tandis que les femmes n'y voient goutte. Je vois, d'une part, un homme qui a des intentions sérieuses, c'est Levine ; de l'autre, un bel oiseau comme ce monsieur, qui veut simplement s'amuser.

— Voilà bien des idées à toi !

— Tu te les rappelleras, mais trop tard, comme avec Dachinka.

— Allons, c'est bon, n'en parlons plus, dit la princesse que le souvenir de la pauvre Dolly arrêta net.

— Tant mieux, et bonsoir ! »

Les époux s'embrassèrent en se faisant mutuellement un signe de croix, selon l'usage, mais chacun garda son opinion ; puis ils se retirèrent.

La princesse, tout à l'heure si fermement persuadée que le sort de Kitty avait été décidé, dans cette soirée, se sentit ébranlée par les paroles de son mari. Rentrée dans sa chambre, et songeant avec terreur à cet avenir inconnu, elle fit comme Kitty, et répéta bien des fois du fond du cœur : « Seigneur, ayez pitié de nous ; Seigneur, ayez pitié de nous ! »

CHAPITRE XVI

WRONSKY n'avait jamais connu la vie de famille ; sa mère, une femme du monde, très brillante dans sa jeunesse, avait eu pendant son mariage, et surtout après, des aventures romanesques dont tout le monde parla. Il n'avait pas connu son père, et son éducation s'était faite au corps des pages.

À peine eut-il brillamment terminé ses études, en sortant de l'école avec le grade d'officier, qu'il tomba dans le cercle militaire le plus recherché de Pétersbourg ; il allait bien de temps à autre dans le monde, mais ses intérêts de cœur ne l'y attiraient pas.

C'est à Moscou qu'il éprouva pour la première fois le charme de la société familière d'une jeune fille du monde, aimable, naïve, et dont il se sentait aimé. Ce contraste avec la vie luxueuse mais grossière de Pétersbourg l'enchantait, et l'idée ne lui vint pas qu'il y eût quelque inconvénient à ses rapports avec Kitty. Au bal, il l'invitait de préférence, allait chez ses parents, causait avec elle comme on cause dans le monde, de bagatelles ; tout ce qu'il lui disait aurait pu être entendu de chacun, et cependant il sentait que ces bagatelles prenaient un sens particulier en s'adressant à elle, qu'il s'établissait entre eux un lien, qui, de jour en jour, lui devenait plus cher. Loin de croire que cette conduite pût être qualifiée de tentative de séduction, sans intention de mariage, il s'imaginait simplement avoir découvert un nouveau plaisir, et jouissait de cette découverte.

Quel eût été son étonnement d'apprendre qu'il rendrait Kitty malheureuse en ne l'épousant pas ! Il n'y aurait pas cru. Comment admettre que ces rapports charmants pussent être dangereux, et surtout qu'ils l'obligeassent à se marier ? Jamais il n'avait envisagé la possibilité du mariage. Non seulement il ne comprenait pas la vie de famille, mais, à son point de vue de célibataire, la famille et particulièrement le mari faisait partie d'une race étrangère, ennemie, et surtout ridicule. Quoique Wronsky n'eût aucun soupçon de la conversation à laquelle il avait donné lieu, il sortit ce soir-là de chez les Cherbatzky avec le sentiment d'avoir rendu le lien mystérieux qui l'attachait à Kitty plus intime encore, si intime qu'il fallait prendre une résolution ; mais laquelle ?

« Ce qu'il y a de charmant, se disait-il en rentrant tout imprégné d'un sentiment de fraîcheur et de pureté, lequel tenait peut-être à ce qu'il n'avait pas fumé de la soirée, — ce qu'il y a de charmant, c'est que, sans prononcer un mot ni l'un ni l'autre, nous nous comprenons si parfaitement dans ce langage muet des regards et des intonations, qu'aujourd'hui plus clairement que jamais elle m'a dit qu'elle m'aimait. Qu'elle a été aimable, simple, et surtout confiante. Cela me rend meilleur ; je sens qu'il y a un cœur et quelque chose de bon en moi ! Ces jolis yeux amoureux ! — Eh bien après ? — Rien, cela me fait plaisir et à elle aussi. »

Là-dessus il réfléchit à la manière dont il pourrait achever sa soirée. « Au club ? faire un besigue et prendre du champagne avec Ignatine ? Non. Au château des Fleurs pour trouver Oblonsky, des couplets et le cancan ? Non, c'est ennuyeux ! Voilà précisément ce qui me plaît chez les Cherbatzky, c'est que j'en sors meilleur. Je rentrerai à l'hôtel. » Il rentra effectivement dans sa chambre, chez Dussaux, se fit servir à souper, se déshabilla, et eut à peine la tête sur l'oreiller, qu'il s'endormit d'un profond sommeil.

CHAPITRE XVII

Le lendemain à onze heures du matin, Wronsky se rendit à la gare de Saint-Pétersbourg pour y chercher sa mère, qui devait arriver, et la première personne qu'il rencontra sur le grand escalier fut Oblonsky, venu au-devant de sa sœur.

« Bonjour, comte ! lui cria Oblonsky ; qui viens-tu chercher ?

— Ma mère, — répondit Wronsky avec le sourire habituel à tous ceux qui rencontraient Oblonsky ; et, lui ayant serré la main, il monta l'escalier à son côté. — Elle doit arriver aujourd'hui de Pétersbourg.

— Moi qui t'ai attendu jusqu'à deux heures du matin ! Où donc as-tu été en quittant les Cherbatzky ?

— Je suis rentré chez moi, répondit Wronsky ; à dire vrai, je n'avais envie d'aller nulle part, tant la soirée d'hier chez les Cherbatzky m'avait paru agréable.

— « Je reconnais à la marque qu'ils portent les chevaux ombrageux, et à leurs yeux, les jeunes gens amoureux », se mit à réciter Stéphane Arcadiévitch, du même ton qu'à Levine la veille.

Wronsky sourit et ne se défendit pas, mais il changea aussitôt de conversation.

« Et à la rencontre de qui viens-tu ? demanda-t-il.

— Moi ? à la rencontre d'une jolie femme.

— Vraiment ?

— Honni soit qui mal y pense : cette jolie femme est ma sœur Anna.

— Ah ! madame Karénine ? dit Wronsky.

— Tu la connais certainement.

— Il me semble que oui. Au reste, peut-être me trompé-je, — répondit Wronsky d'un air distrait. Ce nom de Karénine évoquait en lui le souvenir d'une personne ennuyeuse et affectée.

— Mais tu connais au moins mon célèbre beau-frère, Alexis Alexandrovitch ? Il est connu du monde entier.

— C'est-à-dire que je le connais de réputation et de vue. Je sais qu'il est plein de sagesse et de science ; mais, tu sais, ce n'est pas mon genre, « not in my line », dit Wronsky.

— Oui, c'est un homme remarquable, un peu conservateur, mais un fameux homme, répliqua Stéphane Arcadiévitch, un fameux homme !

— Eh bien, tant mieux pour lui, dit en souriant Wronsky. Ah ! te voilà, s'écria-t-il en apercevant à la porte d'entrée un vieux domestique de sa mère : entre par ici. »

Wronsky, outre le plaisir commun à tous ceux qui voyaient Stéphane Arcadiévitch, en éprouvait un tout particulier depuis quelque temps à se trouver avec lui. C'était en quelque sorte se rapprocher de Kitty. Il le prit donc par le bras, et lui dit gaiement :

« Donnons-nous décidément un souper à la diva, dimanche ?

— Certainement. Je fais une souscription. Dis donc, as-tu fait hier soir la connaissance de mon ami Levine ?

— Sans doute, mais il est parti bien vite.

— C'est un brave garçon, continua Oblonsky, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pourquoi, dit Wronsky, tous les Moscovites, excepté naturellement ceux à qui je parle, ajouta-t-il en plaisantant, ont quelque chose de tranchant ; ils sont tous sur leurs ergots, se fâchent, et veulent toujours vous faire la leçon.

— C'est assez vrai, répondit en riant Stéphane Arcadiévitch.

— Le train arrive-t-il ? demanda Wronsky en s'adressant à un employé.

— Il a quitté la dernière station », répondit celui-ci.

Le mouvement croissant dans la gare, les allées et venues des *artelchiks*, l'apparition des gendarmes et des employés supérieurs, l'arrivée des personnes venues au-devant des voyageurs, tout indiquait l'approche du train. Le temps était froid, et à travers le brouillard on apercevait des ouvriers, couverts de leurs vêtements d'hiver, passant silencieusement entre les rails enchevêtrés de la voie. Le sifflet d'approche se faisait déjà entendre, un corps monstrueux semblait avancer lourdement.

« Non, continua Stéphane Arcadiévitch qui avait envie de raconter à Wronsky les intentions de Levine sur Kitty, non, tu es injuste pour mon ami : c'est un homme très nerveux, qui peut quelquefois être désagréable, mais en revanche il peut être charmant ; il avait hier des raisons particulières de nature à le rendre très heureux ou très malheureux », ajouta-t-il avec un sourire significatif, oubliant absolument la sympathie qu'il avait éprouvée la veille pour son ami, à cause de celle que lui inspirait Wronsky pour le moment.

Celui-ci s'arrêta, et demanda sans détour :

« Veux-tu dire qu'il a demandé ta belle-sœur en mariage ?

— Peut-être bien, répondit Stéphane Arcadiévitch, cela m'a fait cet effet hier au soir, et s'il est parti de bonne heure et de mauvaise humeur, c'est qu'il aura fait la démarche. Il est amoureux depuis si longtemps qu'il me fait peine !

— Ah vraiment ! Je crois d'ailleurs qu'elle peut prétendre à un meilleur parti, dit Wronsky en se redressant et se remettant à marcher. Au reste, je ne le connais pas ; mais ce doit être effectivement une situation pénible ! c'est pourquoi tant d'hommes préfèrent s'en tenir aux Clara... ; du moins avec ces dames, si l'on échoue, ce n'est que la bourse qu'on accuse. Mais voilà le train. »

En effet le train approchait. Le quai d'arrivée parut s'ébranler, et la locomotive, chassant devant elle la vapeur alourdie par le froid, devint visible. Lentement et en mesure, on voyait la bielle de la grande roue centrale se plier et se déplier ; le mécanicien, tout emmitouflé et couvert de givre, salua la gare ; derrière le tender apparut le wagon des bagages qui ébranla le quai plus fortement encore ; un chien dans sa cage gémissait lamentablement ; enfin ce fut le tour des wagons de voyageurs, auxquels l'arrêt du train imprima une petite secousse.

Un conducteur à la tournure dégagée et ayant des prétentions à l'élégance sauta lestement du wagon en donnant son coup de sifflet, et à sa suite descendirent les voyageurs les plus

impatiens : un officier de la garde, à la tenue martiale, un petit marchand affairé et souriant, un sac en bandoulière, et un paysan, sa besace jetée par-dessus l'épaule.

Wronsky, debout près d'Oblonsky, considérait ce spectacle, oubliant complètement sa mère. Ce qu'il venait d'apprendre au sujet de Kitty lui causait de l'émotion et de la joie ; il se redressait involontairement ; ses yeux brillaient, il éprouvait le sentiment d'une victoire.

Le conducteur s'approcha de lui :

« La comtesse Wronsky est dans cette voiture », dit-il.

Ces mots le réveillèrent et l'obligèrent à penser à sa mère et à leur prochaine entrevue. Sans qu'il voulût jamais en convenir avec lui-même, il n'avait pas grand respect pour sa mère, et ne l'aimait pas ; mais son éducation et l'usage du monde dans lequel il vivait ne lui permettaient pas d'admettre qu'il pût y avoir dans ses relations avec elle le moindre manque d'égards. Moins il éprouvait pour elle d'attachement et de considération, plus il exagérait les formes extérieures.



CHAPITRE XVIII

WRONSKY suivit le conducteur ; en entrant dans le wagon, il s'arrêta pour laisser passer une dame qui sortait, et, avec le tact d'un homme du monde, il la classa d'un coup d'œil parmi les femmes de la meilleure société. Après un mot d'excuse, il allait continuer sa route, mais involontairement il se retourna pour la regarder encore, non à cause de sa beauté, de sa grâce

ou de son élégance, mais parce que l' expression de son aimable visage lui avait paru douce et caressante.

Elle tourna la tête au moment où il la regardait. Ses yeux gris, que des cils épais faisaient paraître foncés, lui jetèrent un regard amical et bienveillant, comme si elle le reconnaissait, puis aussitôt elle sembla chercher quelqu'un dans la foule. Quelque rapide que fût ce regard, il suffit à Wronsky pour remarquer dans cette physionomie une vivacité contenue, qui perçait dans le demi-sourire de deux lèvres fraîches, et dans l'expression animée de ses yeux. Il y avait dans toute cette personne comme un trop-plein de jeunesse et de gaieté qu'elle aurait voulu dissimuler ; mais, sans qu'elle en eût conscience l'éclair voilé de ses yeux paraissait dans son sourire.

Wronsky entra dans le wagon. Sa mère, une vieille femme coiffée de petites boucles, les yeux noirs clignotants, l'accueillit avec un léger sourire de ses lèvres minces ; elle se leva du siège où elle était assise, remit à sa femme de chambre le sac qu'elle tenait, et, tendant à son fils sa petite main sèche qu'il baisa, elle l'embrassa au front.

« Tu as reçu ma dépêche ? tu vas bien, Dieu merci ?

— Avez-vous fait bon voyage ? dit le fils en s'asseyant auprès d'elle, tout en prêtant l'oreille à une voix de femme qui parlait près de la porte ; il savait que c'était celle de la dame qu'il avait rencontrée.

— Je ne partage cependant pas votre opinion, disait la voix.

— C'est un point de vue pétersbourgeois, madame.

— Pas du tout, c'est simplement un point de vue féminin, répondit-elle.

— Eh bien, permettez-moi de baiser votre main.

— Au revoir, Ivan Pétrovitch ; voyez donc où est mon frère et envoyez-le-moi, dit la dame, et elle rentra dans le wagon.

— Avez-vous trouvé votre frère ? » lui demanda Mme Wronsky.

Wronsky reconnut alors Mme Karénine.

« Votre frère est ici, dit-il en se levant. Veuillez m'excuser, madame, de ne pas vous avoir reconnue ; au reste, j'ai si rarement eu l'honneur de vous rencontrer que vous ne vous souvenez certainement pas de moi.

— Mais si, répondit-elle, je vous aurais toujours reconnu, car madame votre mère et moi n'avons guère parlé que de vous, il me semble, pendant tout le voyage. — Et la gaieté qu'elle avait cherché à contenir éclaira son visage d'un sourire. — Mais mon frère ne vient pas ?

— Appelle-le donc, Alexis », dit la vieille comtesse.

Wronsky sortit du wagon et cria :

« Oblonsky, par ici ! »